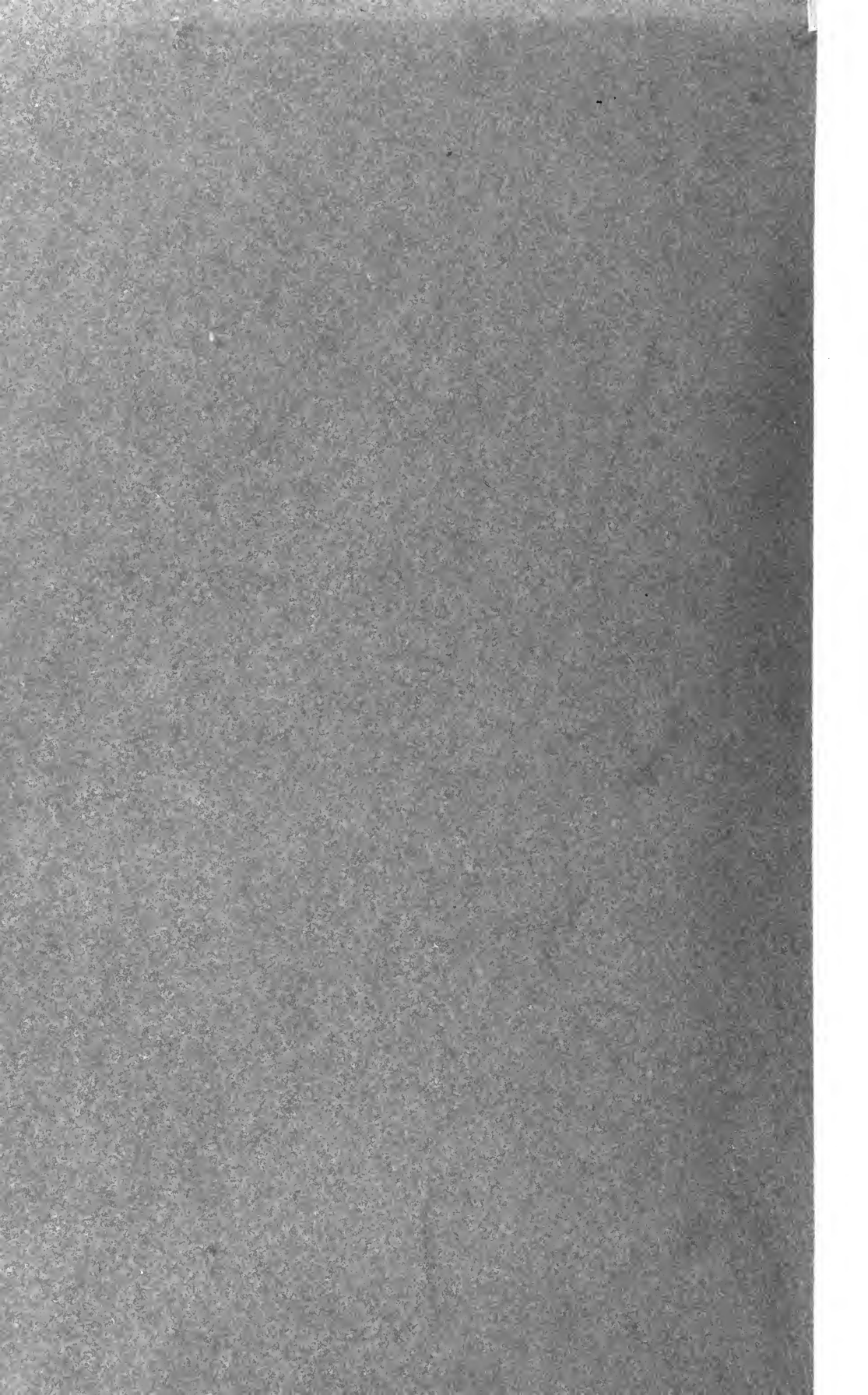




3 1761 04119 5900

Saint-Exupéry, Jean
Le petit prince
La littérature française

PC
2151
D5



REMARQUES SUR LA RÉFORME
DE
L'ORTOGRAFIE FRANÇAISE

ADRESSÉES À M. ÉD. RAOUX
PRÉSIDENT DU COMITÉ CENTRAL
DE LA SOCIÉTÉ NÉOGRAFIQUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

PAR
AMBROISE FIRMIN-DIDOT

EN
RÉPONSE AU PROGRAMME OFFICIEL DU COMITÉ CENTRAL



PARIS
TIPOGRAFIE D'AMBROISE FIRMIN-DIDOT

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—
1872

STUDY OF THE

STUDY OF THE

REMARQUES SUR LA RÉFORME

DE

L'ORTOGRAFIE FRANÇAISE

REMARQUES SUR LA RÉFORME
DE
L'ORTOGRAFIE FRANÇAISE

ADRESSÉES A M. ÉD. RAOUX
PRÉSIDENT DU COMITÉ CENTRAL
DE LA SOCIÉTÉ NÉOGRAFIQUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE

PAR
AMBROISE FIRMIN-DIDOT

EN
RÉPONSE AU PROGRAMME OFFICIEL DU COMITÉ CENTRAL



PARIS
TIPOGRAPHIE D'AMBROISE FIRMIN-DIDOT
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, 56.

—
1872

A M. ÉD. RAOUX

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, MEMBRE DE L'INSTITUT GÉNEVOIS, PRÉSIDENT DU COMITÉ CENTRAL
DE LA SOCIÉTÉ NÉOGRAFIQUE SUISSE ET ÉTRANGÈRE.

Monsieur le Président (1),

Dans ma lettre du 31 août 1871, je vous remerciais de l'envoi que vous aviez bien voulu me faire du « *Programme officiel de la nouvelle orthographe, adoptée en 1870 par le comité central (sic) de la Société néographique suisse et étrangère et par plusieurs néographes de la Belgique et de la France* », et je vous témoignais toute ma satisfaction de voir qu'après être partis d'un point de vue tout à fait *radical*, les comités de la Suisse et de la Belgique s'étaient successivement rapprochés du résultat que tant de bons esprits cherchent à obtenir depuis plusieurs siècles. Cependant je ne vous dissimulais pas que les réformes du *Programme* dépassaient de beaucoup les propositions que j'avais exposées dans mes *Observations sur l'orthographe ou orthographe française* (2).

Dans ce *Programme officiel*, résultat d'une étude collective

(1) On écrit : *prétendant, ascendant, assaillant, assistant, correspondant, étudiant, descendant, constituant, croyant, desservant, gérant, médiant, mourant*, etc. (Voy. mes *Observations sur l'orthographe française*, p. 68-71). Sur la nombreuse série de ces mots, quinze seulement font exception ; *président* est l'un d'eux. Pour quelle raison ?

(2) *Orthographe* doit être substitué à *orthographe*, conformément à nos anciens dictionnaires dès 1420, et comme un grand nombre de grammairiens l'ont proposé. Baif, Ronsard et bien d'autres en avaient donné l'exemple, et, même de nos jours, ils ont eu des imitateurs. Dans sa *Grammaire*

qui a duré plusieurs années « le comité central faisait un appel aux hommes compétants pour intervenir afin de le remanier et le compléter ».

C'était un devoir pour moi de répondre à cet appel et de vous adresser mes observations, en vous priant de vouloir bien les soumettre aux divers comités de la Suisse et de la Belgique ainsi qu'à tous ceux qui concourent avec tant de zèle à faciliter et propager de plus en plus l'étude de la langue française (1).

Vous avez bien voulu, Monsieur le Président, soumettre ces observations au Comité central et à plusieurs membres de l'Institut genevois réunis au congrès de Lausanne, et dans la lettre, en date du 3 août 1871, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, vous me communiquez le résultat de vos délibérations; mais, malgré ma gratitude pour la confiance qu'on veut bien me témoigner, permettez-moi de décliner la part officielle dont il y est question. Elle dépasserait de beaucoup mes intentions, mon pouvoir et ma position exceptionnelle d'imprimeur de l'Académie française. D'ailleurs, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire dès le commencement,

comparée, M. Egger regrette que l'on n'écrive pas ce mot comme au seizième siècle, *ortographe*, et il l'emploie ainsi écrit dans son *Histoire des théories grammaticales de l'antiquité*. Dans plusieurs livres de grammaire, on s'indigne également contre ce barbarisme. On ne dit pas une *cacographe*, mais une *cacographie*; une *télégraphe*, mais une *télégraphie*; une *ortodoxe*, une *géographe*, une *litographe*, mais une *ortodoxie*, une *géographie*, une *litographie*. Il faut donc distinguer la chose de la personne. Je possède dans ma bibliothèque un traité d'*ortographie* du sieur de Palliot, secrétaire ordinaire du Roi; Paris, 1608, in-4°, où l'auteur s'intitule ainsi : *le Vray Orthographe françois*; de même un auteur, écrivant un livre touchant la *tipographie*, se désignerait sous le titre de *le Vrai Tipographe*.

P. Corneille et beaucoup d'autres écrivent *ortographe*, jugeant qu'il suffisait pour ce mot comme pour *rythme*, etc., de ne laisser qu'une seule marque de son étymologie grecque.

(1) *Observations de Ambroise-Firmin Didot sur l'écrit intitulé* : « Programme officiel de la nouvelle orthographe adoptée en 1870 par le Comité central » (sic) de la Société néographique suisse et étrangère et par plusieurs néographes « de la Belgique et de la France. » *Seconde édition. Paris, 1871, in-12, 32 pp.*

je dois, à mon âge, me borner à donner des conseils ; c'est un rôle bien autrement facile que celui de législateur, surtout en fait d'ortographe.

Tant que l'Académie française ne s'était pas prononcée et qu'il ne s'agissait que des préliminaires d'une nouvelle édition de son Dictionnaire qu'elle prépare, mon désir et même mon devoir étaient de lui soumettre les modifications et améliorations que je croyais utiles ; et j'espérais qu'à l'exemple de ses prédécesseurs qui, dans les éditions successives de leur Dictionnaire, avaient apporté dans l'ortographe de si notables changemens, elle suivrait la même voie, et, revenant aux principes de notre ancienne ortographe nationale, se rapprocherait de la simplicité des autres langues néolatines, nos sœurs : l'italien, l'espagnol et le portugais.

Mais l'Académie, tout en apportant de nombreuses améliorations et additions dans la partie littéraire, n'a voulu accueillir que de faibles modifications en ce qui touche à l'ortographe, ne voulant pas déroger à cette maxime : qu'elle devait se borner à constater l'usage.

Mais comment sortir de ce cercle vicieux où l'Académie veut se renfermer, puisque c'est elle qui consacre cet *usage* par l'autorité dont elle jouit, à si juste titre ? Son Dictionnaire, devenu la règle et le code auquel chacun obéit, va, dans la nouvelle édition qu'elle prépare, confirmer encore plus, et pour un temps indéfini, les imperfections et les anomalies de notre ortographe. C'est donc à la Suisse et à la Belgique, libres de se soustraire à ce joug auquel l'habitude nous a façonnés, de prendre l'initiative, à l'exemple de la Hollande aux seizième et dix-septième siècles.

C'est aussi contre cette doctrine sur l'*usage* que se sont prononcés les nombreux comités récemment formés en France dans le but de ramener notre ortographe à plus de simplicité. Jusqu'à présent les efforts avaient été isolés ; maintenant une force de coésion acquiert de jour en jour plus de

poids ; la nécessité a forcé de recourir à l'association. Parmi tant d'écrits publiés récamant sur ce sujet qui intéresse le présent et l'avenir, je me bornerai à ce passage d'un écrit intitulé : *La Réforme de l'orthographe française d'après M. Firmin Didot* (1). « L'usage seul, croyait-on, était appelé avec le
« temps à corriger tout ce qu'il y a d'anormal dans notre orthographe ; mais l'usage est un vieux routinier qu'on ne peut
« plus invoquer dans notre siècle de vapeur et d'électricité.
« Aussi, au lieu d'attendre que cet usage *au pas tardif et lent*,
« comme les bœufs du poète, vienne jeter un peu d'ordre dans
« ce chaos, les linguistes s'occupent depuis quelque temps de
« déblayer le terrain d'un seul coup et d'opérer sur-le-champ
« les réformes désirées. A la nouvelle du projet présenté par
« M. Didot, un grand nombre de comités se sont aussitôt formés
« en France, en Angleterre, en Suisse, en Prusse, en Hollande,
« en Belgique, en Autriche et en Italie, dans le but d'appuyer
« et d'étendre encore la réforme proposée. »

C'est donc avec un vif intérêt que j'ai vu cette question de l'orthographe préoccuper de plus en plus aussi bien la France que les pays étrangers, et particulièrement la Suisse et la Belgique, où de nombreux comités, composés d'hommes sérieux et persévérants, se sont donné la mission de réaliser les vœux depuis si longtemps manifestés, même par un grand nombre de membres de l'Académie française (2).

Je ne pouvais rester indifférent à ce mouvement, et tout en signalant le péril d'entreprises *fonographiques* qui, partant d'un

(1) Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation de Roubaix*, t. II, 10 juin 1870 ; Rapport de M. Aristide FAIDHERBE.

(2) Il suffira de citer, parmi les anciens membres de l'Académie, Corneille, Bossuet, Dangeau, Choisy, l'abbé Girard, l'abbé de Saint-Pierre, Duclos, Beauzée, de Wailly, Voltaire, François de Neufchâteau, Domergue, Volney, Destutt de Tracy, Daunou et d'autres encore, parmi lesquels tout dernièrement Sainte-Beuve et M. Littré.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres compte aussi un nombre

principe radical, auraient compromis par un excès de zèle d'aussi généreux efforts, c'est sur votre invitation et celle des comités de Genève et de Lausanne que je me suis permis quelques avis fondés sur une longue expérience.

Je rapèlerai que déjà en 1829 la réforme de l'ortographe préoccupait les esprits, et que le public prenait un vif intérêt à la levée de boucliers, un peu tumultueuse, qui se fit alors pour l'obtenir. L'Académie elle-même paraissait disposée à accueillir favorablement des demandes renfermées dans de justes limites, lorsque l'audace et même l'inconvenante conduite de M. Marle à l'égard du secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Andrieux, ce littérateur aussi savant que spirituel, dont l'esprit fin et logique était porté à adérer à quelques améliorations qu'il aurait pu présenter à l'Académie et faire adopter, causèrent un revirement complet dans les heureuses dispositions de l'Académie et refroidirent le public. On peut même dire que si l'Académie s'est montrée en dernier lieu aussi persévérante dans sa résolution et si impassible à mes sollicitations, c'est à ce souvenir qu'on doit surtout l'attribuer. Quelques voix cependant se sont élevées contre cette immuabilité, et je ne saurais trop regretter que la longue et douloureuse maladie, suivie de la mort prématurée, de M. Sainte-Beuve, m'ait privé du principal soutien que j'avais trouvé chez quelques membres de l'Académie française. J'ai été témoin de ses regrets de ne pas voir l'Académie marcher dans la voie du progrès, conformément à ses anciennes traditions, et c'est en parlant des réformes que je proposais et de la nouvelle édition du Dictionnaire, qu'il exorta l'Académie à « oser le plus possible » et n'hésita pas à dire : « M. Didot a raison, et mille fois raison, mais depuis « quand a-t-il suffi dans les choses humaines, et même dans les

considérable de partisans de la réforme; celui des grammairiens, des littérateurs et des imprimeurs serait infini.

Parmi nos anciens poètes, il suffira de nommer Ronsard et Baïf, et parmi les philosophes, Ramus et Descartes.

« choses littéraires, d'avoir cent mille fois raison? C'est déjà beaucoup quand on ne vous donne pas tout à fait tort (1). »

Je ne saurais donc trop féliciter les comités de Suisse et de Belgique de s'être successivement rapprochés d'un résultat pratique et qu'il leur est facile d'établir là où l'Académie française exerce une moindre influence. Cet exemple devra nécessairement réagir sur nous; mais je ne cesserai de vous le répéter, Monsieur le Président : plus les modifications qu'on introduira dans l'orthographe seront restrictes, plus on aura de chances d'obtenir un accord unanime, sinon dès aujourd'hui, du moins successivement, peut-être même plus vite qu'on ne le suppose, vu l'urjante nécessité de faciliter la lecture et l'écriture dans notre France si ariérée sous ce rapport.

Il se pourrait que le Ministre de l'instruction publique crût de son devoir de concourir à la simplification de l'orthographe, au moyen de ses instituteurs primaires qui consacrent un temps si péniblement employé à l'instruction de la jeunesse, découragée par les difficultés et les anomalies qui faussent la rectitude de son jugement. Ne serait-ce pas aussi un devoir pour le gouverneman, ne fût-ce que sous le rapport de l'économie, d'abréger le temps considérable consacré à ces études préliminaires? Pourquoi enfin dégoûter le peuple de s'éclairer par la lecture, maintenant surtout qu'il a tant besoin d'y être encouragé?

Je crois même, à ce sujet, utile de rapeler que François de Neufchateau, membre de l'Institut, ministre de l'intérieur et l'un des membres du Directoire, posait come premier principe, dans ses écrits relatifs à l'instruction publique dont il s'est tant préoccupé, que « *Jamais on n'apprendra à lire aux enfants des pauvres, surtout dans les campagnes, s'il faut con-*

(1) Je crois devoir reproduire à la fin de cet essai l'article fort remarquable de M. Sainte-Beuve, où cet éminent critique a manifesté son opinion sur la nécessité de la réforme de notre orthographe.

sacrer des années entières à cette seule partie de l'instruction ; » il rapelait même, à l'apui de ce principe, que le célèbre Rollin avouait dans son *Traité des Études* (chapitre I^{er}, § 2) « qu'il serait bien embarrassé s'il se trouvait dans le cas d'« prendre à lire à des enfants ».

Le momant est venu de prendre un parti : nos malheurs publics nous en font une loi. Il nous faut de nouveaux efforts pour faciliter et maintenir chez les peuples étrangers l'étude de notre langue. C'est ce puissant motif qui m'a décidé à introduire dans cet écrit, come un Essai, les modificacions que je crois pouvoir vous proposer, et que vous atandez pour comancer vos impressions en Suisse.

Dans les observacions que j'avais eu l'honneur de vous adresser, Monsieur le Président, lorsque j'ai reçu l'exampaire du *Programme officiel*, je m'étais borné à quelques points principaux qui m'avaient le plus frapé et sur lesquels j'ai cru devoir apeler plus particulièrement votre atencion ; votre lettre du 3 août 1871 me demande d'être plus explicite et cette demande est ainsi précisée :

« Vu l'urgence d'une entente officielle entre les néographes, « pour éviter, ou l'abandon de la réforme par les gens impa- « tients, ou l'anarchie graphique, nous avons décidé de nous « rallier tous à votre projet et de vous prier d'en formuler « exactement le programme qui sera présenté à l'approba- « tion de l'Institut genevois (laquelle n'est pas douteuse), et « qui, dès lors, pourra être signé, par vous d'abord, puis par « le Comité central et l'Institut.

« Ce nouveau programme officiel porterait l'annulation du « précédent, et serait désormais la règle à laquelle devraient « se soumettre tous ceux qui feraient des publications néogra- « phiques. La triple autorité dont il serait revêtu lui donne- « rait assez de valeur pour le faire considérer comme officiel, « jusqu'au futur congrès de philologues compétents. »

Vous témoignez aussi le désir que ce Programme, après que je l'aurai amandé, « conformément aux quinze ou seize « réformes indiquées, et même avec quelques autres modifications que je pourrais peut-être y ajouter (car, ajoutez-vous, si nous faisons un si grand pas vers vous, nous « désirons que vous puissiez nous accorder officiellement « quelques-unes des réformes concédées ou non combattues « dans votre correspondance), » soit imprimé dans notre maison, « ce qui le posera immédiatement dans l'opinion « publique et facilitera sûrement la propagande. »

En me renfermant toujours dans mon rôle de conseiller officieux, je me bornerai, conformément à vos intancions, à répondre, article par article, à toutes les propositions du *Programme*, en complétant les premières observations auxquelles j'avais cru devoir me restreindre; mais je ne saurais accéder à votre désir de me voir avancer plus avant sur le champ de bataille de la réforme orthographe. Je ne saurais trop le répéter : en orthographe de même qu'en politique on ne doit procéder aux réformes qu'avec prudence et lenteur. Je ne puis donc *oser plus*, et c'est même après mûre réflexion que j'ai cru devoir renoncer à la suppression de l'h muète au comencement des mots, me conformant en cela à l'Institut de Genève, qui déclare « qu'on doit se garder le plus possible de troubler « l'ordre dans lequel les mots sont rangés dans les dictionnaires ».

Sans rapeler ici le grand nombre et l'autorité des savants et littérateurs qui se sont prononcés depuis trois siècles pour la simplification de notre orthographe, parmi lesquels figure l'un des plus anciens et des plus hardis novateurs, le grand Descartes, que je dois ajouter au nombre des homes célèbres cités dans mon premier travail, et M. Littré, le plus réçant des membres de l'Académie française, je m'apuirai dans l'essai que j'ose tenter, sur l'exemple doné par l'un des derniers secrétaires perpétuels de l'Académie, Duclos, qui non-seulement a pro-

632
321
38

posé un système dont le mien se rapproche, mais qui même l'a mis en pratique dans le texte de ses *Remarques sur la grammaire générale et raisonnée* de MM. de Port-Royal (1) et dans ses *Considérations sur les mœurs* (2). Je me bornerai à en citer quelques passages come exemples de son ortographe et de la justesse des raisons qu'il done à l'apui :

« Le corps d'une nation a seul droit sur la langue *parlée*,
« et les écrivains ont droit sur la langue *écrite*. *Le peuple*,
« disoit Varron, *n'est pas le maître de l'écriture come de la*
« *parole* (3).

« En éfet, *les écrivains ont le droit*, ou plutôt sont dans
« l'OBLIGATION de coriger ce qu'ils ont corompu. C'est une
« vaine ostentation d'érudition qui a gâté l'ortographe ; ce sont
« des savans et non pas des filosofes qui l'ont altérée ; le peuple
« n'y a u aucune part. L'ortographe des fames, que les savans
« trouvent si ridicule, est, à plusieurs égars, moins déraison-
« nable que la leur. Quelques-unes veulent apprendre l'orto-
« grafe des savans ; il vaudroit bien mieux que les savans adop-
« tassent une partie de cèle des fames, en y corigeant ce qu'une
« demi-éducation y a mis de défectueus, c'est-à-dire de sa-
« vant. Pour conoître qui doit décider d'un usage, il faut
« voir qui en est l'auteur.

« C'est un peuple en corps qui fait une langue ; c'est par le
« concours d'une infinité de besoins, d'idées et de causes fisi-
« ques et morales, variées et combinées durant une succession
« de siècles, sans qu'il soit possible de reconoître l'époque
« des changemens, des altérations ou des progrès. Souvent
« le caprice décide ; quelquefois c'est la métafisique la plus
« subtile qui échape à la réflexion et à la conoissance de ceus

(1) Tome IX, page 38, des *Œuvres complètes de Duclot*, in-8°, Paris, Colnet, édition de 1806.

(2) Amsterdam (Paris), 2 vol. in-12.

(3) C'est aussi l'opinion de Descartes : « C'est en parlant qu'on compose les langues, et non en les écrivant. »

« même qui en sont les auteurs. Un peuple est donc le maître
« absolu de la langue parlée, et c'est un empire qu'il exerce
« sans s'en apercevoir.

« On peut donc entreprendre de corriger l'usage, du moins
« par degrés, et non pas en le heurtant de front, quoique la
« raison enût le droit ; mais la raison même s'en interdit
« l'exercice trop éclatant, parce qu'en matière d'usage ce
« n'est que par des ménagements qu'on parvient au succès.
« Il faut plus d'égars que de mépris pour les préjugés qu'on
« veut guérir.

(Duclos, t. IX. *Remarques sur la grammaire*, p. 38.)

« J'ai un peu anticipé la réforme vers la-
« quelle l'usage tend de jour en jour. Je me suis borné au
« retranchement des lètres doubles qui ne se prononcent
« point (1). J'ai substitué des *f* et des *t* simples aus *ph* et aus
« *th* : l'usage le fera sans doute un jour partout, comme il l'a
« déjà fait dans *fantaisie*, *fantôme*, *frénésie*, *trône*, *trésor*,
« et dans quantité d'autres mots.

« Si je fais quelques autres légers changemens, c'est tou-
« jours pour rapprocher les lètres de leur destination et de
« leur valeur.

« Je n'ai pas cru devoir toucher aux fausses combinaisons de

(1) Un peu plus bas Duclos a dit : « Les partisans du vieil usage qui
« prétendent que la reduplication des consonnes sert à marquer les voyèles
« brèves, se détromperoient en lisant quelque livre que ce fût, s'ils y fai-
« soient attention. Je dois bien conoître l'ortographe du Dictionnaire de
« l'Académie, dont j'ai été, en qualité de secrétaire, le principal éditeur,
« et je ne crains pas d'avancer qu'on y trouve au moins autant de brèves,
« sans reduplication de consonnes qu'avec cète superfluité. Ceus qui en dou-
« tent peuvent aisément s'en éclaircir. M. du Marsais a supprimé dans
« son ouvrage sur les Tropes la reduplication des consonnes oiseuses, et
« plusieurs écrivains ont tenté davantage. J'avoue, car il ne faut rien dis-
« simuler, que la réformation de notre ortographe n'a été proposée que par
« des filosofes ; il me semble que cela ne devoit pas absolument en décrier
« le projet. » (P. 46.)

« voyèles, tèles que les *ai, ei, oi*, etc., pour ne pas trop éfarou-
« cher les ieus. Je n'ai donc pas écrit *conêtre* au lieu de *conoî-*
« *tre*, *Francès* au lieu de *François*, *jamès* au lieu de *jamais*,
« *fren* au lieu de *frein*, *pene* au lieu de *peine*, ce qui seroit
« pourtant plus naturel. » (P. 44.)

« On pourra trouver extraordinaire que j'écrive il a *u*,
« HABUIT, avec un *u* seul, sans *e* ; mais n'écrit-on pas il *a*,
« HABET, avec un seul *a* (1) ? Il seroit d'autant plus à propos de
« supprimer l'*e* come on l'a déjà fait dans il a *pu*, il a *vu* (2),
« il a *su*, que j'ai entendu des personnes, d'ailleurs très-ins-
« truites, prononcer il a *éu*. » (P. 47.)

Je terminerai les citations du secrétaire perpétuel de l'Académie française par cette réflexion si juste et si universèlemant connue, mais méconnue par cela même qu'elle est conforme à la raison :

« Voilà ce qui rend aujourd'hui l'art de la lecture si dif-
« cile, que si on ne l'apprenoit pas de routine dans l'enfance,
« âge où les inconséquences de la méthode vulgaire ne se
« font pas encore apercevoir, on auroit beaucoup de peine à
« l'apprendre dans un âge avancé ; et la peine seroit d'autant
« plus grande, qu'on auroit l'esprit plus juste. Quiconque
« sait lire, sait l'art le plus difficile, s'il l'a appris par la mé-
« tode vulgaire. » (P. 41.)

Quiconque a vu un paysan, un étranger, vouloir apprendre à lire dans un âge de raison, a pu juger de la vérité de cette réflexion et de ses conséquences !

Espérons que le concours si persévérant de la Suisse et de la Belgique ne nous sera pas moins utile que ne le fut au sei-

(1) Robert Étienne et Jean de Tournes, ces deux célèbres imprimeurs, l'un à Paris, l'autre à Lyon, écrivaient il *ha*.

(2) On écrivait autrefois il a *veu*, etc.

zième siècle celui de la Hollande. Mais si, en fait d'innovations, vous avez le champ plus libre pour oser davantage, je vous invite cependant, ainsi que le dit Duclos, à ne pas dépasser les limites du possible, afin de ne pas choquer trop ouvertement des habitudes invétérées.

L'ortographe que je me suis permis d'adopter dans cet écrit est un essai de ce que je crois praticable, sinon dès à présent, du moins dans un avenir très prochain. D'ailleurs les modifications que je propose, parfaitement logiques, ne me semblent pas moins naturelles et pas plus difficiles à réaliser que le remplacement de l'o par l'a, introduit par l'Académie dans la sixième édition de son dictionnaire, imprimée par nous en 1835. Les mots *François, Anglois, je voulois, ils disoient, il auroit, je le connoissois, ils étoient foibles, ils paroisoient* (1), etc., nous sembleraient bien bizarres si nous les voyions maintenant écrits et imprimés de cette manière ; et cependant que de voix autorisées se sont alors récriées contre cette innovation ! Il semblait, à entendre Chateaubriand, Charles Nodier et autres, que c'était l'abomination introduite dans le sanctuaire !

Quant à l'impression que vous désirez qui soit faite dans notre imprimerie, je ne saurais m'y refuser : elle est ouverte à toute discussion littéraire ; mais mon nom ne saurait y figurer que come imprimeur. Le programme officiel doit être l'œuvre des comités qui se sont formés en Suisse, en Belgique et en France, c'est-à-dire une œuvre collective où personne n'est nommé come individu. C'est ainsi que le dictionnaire de l'Académie est une œuvre collective où chacun se fait des concessions réciproques sans accepter aucune responsabilité.

(1) On n'écrit donc plus : Il faut qu'il *paroisse* dans sa *paroisse*.

Le *Programme officiel*, avant d'aborder la question des réformes orthographiques qu'il croit opportunes pour le moment, s'empresse de déclarer qu'il conserve l'orthographe actuelle :

1° Aux *noms propres* ;

2° Aux *omofones* ou *omonimes*, « afin, dit-il, de ne pas confondre des mots représentant des idées différentes sous une même intonation, comme *eau*, *ô*, *os*, *haut*, *au*, *oh*, *aulx*, etc. » ;

3° Aux mots primitifs dont les lettres muettes deviennent *fonétiques* pour leurs dérivés tels que : *plomb*, *plomber* ; *rond*, *rondeur*, etc.

Cependant, pour la seconde catégorie de mots, le *Programme officiel* fait cette réserve qu'on supprimera ou remplacera les lettres inutiles à la distinction des mots, et, pour donner un exemple de cette exception, il dit que « pour distinguer « le mot *temps* de ses omofones *tant*, *taon*, *tan* et *tend*, on « pourra remplacer l'e par un *a* et supprimer l's quand il n'y a « pas *liaison euphonique* ».

Toutefois à la page 18 je lis « et du *tamp*, et facilitera »... où la liaison euphonique exigeait la présence de l's, ce qu'on a rectifié p. 6, l. 8, en écrivant « *tamps après* », et p. 20, l. 20, « de *tamps* et de place ». Devant une consonne le *Programme* écrit *tamp* sans s : « En même *tamp* qu'il introduira, » etc.

Cette obligation tantôt d'ajouter un *s*, tantôt de le supprimer, offre plus d'inconvénient que n'en présente le maintien de l'orthographe actuelle de ce mot. *Temps*, qui est un monosyllabe, doit donc garder le *p* et l's au singulier comme au pluriel :

Le *p*, à cause de ses dérivés *temporel*, *temporaire*, *temporiser* ;

L's, parce qu'il est indispensable pour l'euphonie devant une voyelle : *le temps-z-est beau*.

De même que le monosyllabe *temps*, le mot *corps* doit conserver l's final à cause de l'euphonie, les *corps-z-animés* et les *corps-z-inanimés*, à moins d'admettre, comme on le pro-

pose au mot *temps*, deux ortografies diférentes, pour les cas où le mot suivant comancera par une consone ou par une voyèle.

Si le Comité ne veut pas que ses efforts demeurent stériles, il faut qu'il évite les subtilités et les eccepcions de ce genre qui prêtent flanc à une critique sévère et dont la défaveur rejaillit sur le sistème entier. Il faut donc admettre dans toute sa rigueur la règle suivante :

L'ortografie actüelle sera maintenue pour tous les monosilabes sans eccepcion, quand bien même il en résulterait quelquefois des contradiccions avec les réformes formulées dans le Programme officiel.

J'insiste sur ce point, car les monosilabes sont en quelque sorte des hiéroglyphes auxquels il serait dangereux de toucher témérement.

J'arive maintenant à l'analyse des proposicions du *Programme officiel* dans leur ordre successif.

Supression de l'H muète ou non aspirée au comancement, à la fin et dans le corps des mots.

Dans les deux premières éditions de mes *Observacions* sur le *Programme officiel*, j'approuvais cette supression sans aucune réserve. Aujourdui je vois la nécessité de conserver *provisoirement* l'h non aspirée au comancement des mots pour éviter leur déplacement dans les diccionaires. Le temps fera le reste, car la supression de l'h partout où il ne se prononce pas est très logique; on y est même autorisé par l'exemple de l'Académie, qui écrit *olographe, orge, odomètre, otage, alcyon, arpéger, erpétologie*. On devra donc se borner pour le moment à la supression de cette lettre au milieu des mots, come

L'a fait l'Académie dans beaucoup de mots où l'*h* figurait : *rap-sodie*, *rétine*, *cataracte*, *rose*, etc.; et à la fin des mots en écrivant *almanac*, *bismut*, come on l'a suprimé dans *estomach*. Je n'approuverai donc pas qu'on écrive *Omes* (p. 10, lig. 18), mais on devrait supprimer dans ce mot la double *m* que n'exigent ni sa prononciacion ni son étimologie (*homo*, en italien *uomo*, en espagnol *hombre*), et écrire *home*, *homes*, come on écrit ses dérivés *homicide*, *bonhomie*, qu'il serait mieux d'écrire *bonomie*, et en se rapprochant ainsi du pronom *on*, qui de *homo* s'est écrit *homs*, puis *hom* et enfin *on*.

Quant à la supression de cette lettre parasite dans les signes binaires *th* et *rh*, elle doit s'étendre à tous les mots sans exception, ce qui a été fait par l'Académie pour un grand nombre d'entre eux, come : *auteur*, *trésor*, *trône*, *rap-sode*, *rétine*, etc.

L'*h* qui a disparu avec raizon du mot *hermite*, écrit sans le signe de l'aspiracion en grec, et sans *h* en latin (*eremita*, ἐρημίτης), devrait aussi disparaître immédiatement des mots *huis*, *huissier*, *huit*, *huitre*, puisqu'ils sont écrits en latin *ostium*, *octo*, *ostreum*. Chose singulière, dans *huit* l'*h* est aspirée, dans *huissier* et dans *huitre* elle ne l'est pas, mais *huit* come monosyllabe doit conserver sa forme.

L'Académie aurait dû supprimer l'*h* dans *misanthrope* puisque Molière de son vivant a toujours fait imprimer son immortèle comédie sous le titre de *Misanthrope*. L'un de nos honorables membres de l'Académie française, M. de Rémusat, me disait avoir vu dans sa jeunesse cette pièce ainsi anoncée sur les affiches de la Comédie française, où la tradicion s'était conservée.

L'*h* aspirée ou sonore sera naturellement conservée partout; c'est pourquoi on continuera à écrire *cahier*, *bahut*, *cahot*, *cahoter*, etc., d'autant plus que dans ces mots la supression de l'*h* nécessiterait l'emploi du tréma pour figurer la prononciacion, qui serait faussemant représentée si l'on écrivait *caïer*, *baut*, *caot*.

2. *Suppression de lettres doubles qui ne doivent pas se prononcer.*

C'est la bone prononciacion qui doit nous guider dans la suppression ou la conservacion des doubles lettres, et, sauf certains cas où la variété de la prononciacion pourrait exiger quelques eccepcions, il sera facile de sortir du désordre actuel.

Sous ce raport, la difficulté réelle n'existe que pour les doubles lettres précédées et suivies d'un *e* muet, come *nouvelle*, *j'appelle*, *banquette*, *nous projetterons*, etc.

Les partisans du maintien des doubles lettres dans ce cas prétendent que leur emploi indique l'élévation de la voix sur la voyèle qui précède et que le son en est intermédiaire entre l'acçant grave et l'acçant aigu, plus rapide que l'acçant grave, moins aigu que l'autre. Cette subtilité dans la prononciacion est presque insaisissable et l'usage tend de plus en plus à l'affaiblir.

D'ailleurs, on est en droit de demander à l'Académie d'appliquer à toute la série des mots ayant une prononciacion idantique la même ortographe qu'elle avait consacrée pour un certain nombre d'entre eux. Elle écrit déjà : *fidèle*, *modèle*, *discrète*, *secrète*, *écartèlement*, *recèlement*, qu'elle écrivait auparavant avec deux *ll* ou deux *tt*; or, du momant qu'elle a reconnu que la prononciacion est grave dans ces mots, elle devrait reconnaître qu'il en est de même pour les mots : *nouvelle*, *dentelle*, *banquette*, *nette*, *renouvellement*, *morcellement*, et autres substantifs et adjectifs avec les mêmes terminaizons, qui devraient alors être écrits come les précédants.

Quant aux terminaizons *elle*, *ellent*, dans les verbes, il règne dans le Dictionnaire de l'Académie une grande incertitude à cet égard. On y dégagerait peut-être cette règle que, lorsque à l'infinitif il n'y a qu'une *l*, les terminaizons *èle* et *èlent* dans les verbes prennent l'acçant grave, come *geler*, *il gèle*, *ils gèlent*, tandis que les infinitifs en *eller* conservent les deux *ll*

dans les terminaizons des temps, come *chanceler*, *il chancelle*, etc. Cependant, come eccepcion au premier cas, nous trouvons *renouveler* et *il renouvelle*, au lieu de *renouvèle*; *appeler*, *j'appelle* au lieu de *appèle*. L'Académie écrit *il gèle*, *il pèle*, *il décèle*, *il harcèle*, *il écartèle*, *il modèle*, *il recèle*. Elle ne se prononce pas sur *il ensorcèle*, *musèle*, *morcèle*, mais elle écrit avec deux *ll*, *il attelle*, *il chancelle*, *il excelle*, *il flagelle*, *il ruisselle*, etc. Ces distinccions sont donc arbitraires.

En résumé, come la prononciacion des mots *il gèle*, *il modèle*, etc., que l'Académie écrit avec un acçant grave, est idantique avec celle des mots *il renouvèle*, *il chancèle*, etc., où deux *ll* figurent encore, toutes les terminaizons *elle*, *ellent* dans les verbes devraient prandre l'acçant grave en suprimant un *l*.

Ce que je viens de dire pour la double *ll* dans les verbes, s'aplique égalemant aux deux *tt*. D'après l'Académie, *acheter* forme *j'achète*, et contradictoiremant les verbes *cacheter*, *jeter*, *projeter*, dont la prononciacion est la même, forment *je cachette*, *il jette*, *elles projettent*. Il faut aussi remarquer, à ce propos, que l'Académie de 1835, au lieu de marcher dans la voie de simplificacion, à l'exemple de la cinquième édition de son Dictionnaire qui écrivait *il jète*, *on projète*, *elles rejettent*, etc., n'a fait que reculer; et, en outre, ce précédant nous montre clairemant que la double consone maintenue ou rétablie dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie est souvant une superfluité qu'aucune raizon ne saurait justifier.

Il en résulte qu'on devrait supprimer l'une des doubles lettres quand elle ne se prononce pas, même lorsqu'un *e* muet la précède. Sous ce raport on ne demande pas à l'Académie de faire une *révolution* dans l'ortografie, come le prétendent les contradicteurs, mais de la *régulariser selon les précédants admis par elle-même*, et de la simplifier, ce qui peut se faire, pour les doubles lettres particulièrement et *sans*

aucun inconvéniant, come l'ont constaté plusieurs académiciens, entre autres Duclos, principal rédacteur de la quatrième édition du Dictionnaire de l'Académie.

La suppression de la seconde *l* là où une seule se fait entendre, aura en outre le GRAND AVANTAGE de régler du même coup la question de l'*l* mouillée qui serait représentée par deux *ll*, come chez les Espagnols : question que je développe plus loin. Malheureusement, dans l'état actuel de la prononciation, il nous est impossible d'attribuer à la double *ll* ce rôle d'une manière invariable, à cause d'une petite série de mots où la présence de la double *ll* est indispensable, mais facile à connaître, parce qu'elle est indiquée par la prononciation et ne s'applique qu'au commencement des mots : come *allégorie*, *alléguer*, *allusion* ; — *collection*, *collision*, *collusion*, etc., où la double *ll* se prononce, non come l'*l* mouillée, mais come deux *ll* simples. Ces mots en petit nombre feraient donc l'objet d'une exception à la règle.

Il en serait de même des pronoms *elle*, *quelle*, *telle*, *celle*, *cette*, *mienne*, *tienne*, *sienne*, qui conserveraient leur orthographe actuelle ; on peut d'ailleurs les considérer come des monosyllabes.

On se demande comment il faudrait accentuer l'*e* muet qui précède la double lettre après la suppression de l'une d'elles et appliquer sur celle-ci l'accent *grave* ou l'accent *aigu*. C'est la bonne prononciation qui en sera juge ; on observe pourtant généralement que l'*e* muet suivi d'une syllabe muette a le son grave, et quand il est suivi d'une syllabe qui se prononce, prend le son aigu. On écrira donc : *bête demoisèle*, *la cachète*, *il eccèle*, *qu'ils flagèlent*, *ils projètent*, et nous *ecclétons*, *vous flagélez*, *vous projetez*, — *il s'endète* et *il s'est endété*, etc.

Dans les 13 premières pages du *Programme officiel*, je ne vois écrit par un seul *t*, que le mot *littérature* (p. 9, l. 1), auquel il faut conserver les deux *tt*, puisqu'on les fait entendre

dans la prononciation des mots *littéraire*, *littérature*. Je préfère *lettre* à *lêtre* ; l'*e* dans *lettre* étant très bref, la voix se jète vivement sur le premier *t*, puis vient le son du second *t*.

Autant je désire la suppression des doubles lettres partout où elles n'indiquent pas une élévation de la voix, autant je voudrais ne pas les voir disparaître là où elles me semblent et sont en effet nécessaires afin de ne pas énerver notre langue, qui ne l'est déjà que trop. C'est ce que Henri Estienne reprochait, non sans raison, en signalant l'influence italienne sur la prononciation française. C'est pourquoi je regretterais beaucoup la suppression de la double lettre *tt* dans le mot *ataqué* (p. 13, lig. 13) où elle est nécessaire pour la bonne prononciation, surtout en poésie. De même que le *Programme officiel* conserve, avec toute raison, la double *rr* dans le mot *erreur* (p. 12, l. 6), le verbe *attaquer* me paraît devoir garder les deux *tt*, qui indiquent l'élévation de la voix et de l'accent. Ainsi dans ce vers de la Fontaine, fable du *Chien et du Loup* :

L'*attaquer*, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;

si on prononce sans une forte accentuation le mot *attaquer*, le vers perd son énergie ; il en est de même pour la double *nn* dans le mot *empennée* de cet autre vers :

Mortellement atteint (1) d'une flèche empennée.

L'infinitif des verbes *mètre* et *admettre* à la p. 29, l. 11, devrait avoir deux *tt* ; *métrons*, p. 40, l. 19, et *permétrait*, p. 30, l. 19, avec accent aigu, indiquent moins exactement la prononciation que les deux *tt*. Dans les deux premiers cas : *mètre* (avec un *e* grave) donne un son lourd ; dans *admettre* (avec un *e* muet) il devient trop faible ; il y a en outre néces-

(1) La prononciation de *atteindre* n'exige qu'un seul *t* :

Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

sité de distinguer le verbe *mettre* (*mittere*) du substantif *mètre* (*μέτρον*, *mesure*), dont la prononciation difère.

A la page 27, l. 6, le mot *grammaire* est écrit avec une seule *m*; la double *mm* serait préférable.

On doit donc conserver les doubles lettres partout où la bonne prononciation les fait entendre distinctement, comme par exemple dans les mots suivants :

<i>Accaparer,</i>	<i>Belligérant,</i>
<i>Addition,</i>	<i>Imminent,</i>
<i>Attacher,</i>	<i>Innocent,</i>
<i>Allégorie,</i>	<i>Irréalisable, etc.</i>

Je ferai observer à cet égard, comme moyen mnémonique, que cette réduplication des consonnes ne se rencontre qu'entre deux voyelles et généralement au commencement des mots, entre la première et la seconde voyelle. La voix s'élève sur la première voyelle et entraîne la première consonne, tandis que l'autre se joint à la voyelle suivante, ce qui fait que la prononciation fait entendre distinctement la consonne redoublée.

3. *Suppression de l'U muet après le G dur.*

J'approuve fort que l'*u* soit supprimé dans les temps de verbes et dans les mots dérivés où le *g* n'est pas suivi de l'*e*; on devra donc écrire, ainsi qu'il est dit p. 15 du *Programme*, je *vogue* et *vogant*, *vogons*, nous *vogâmes*, j'*allègue* et *allégrant*, *briguer* et *brigant*, *distinguer* et *distingant*, *distinguons*, *léguer* et *légant*, de même que l'on écrit *legataire*, *legation*, *délégation* et non pas *léguataire*, *léguation*, *déléguation*; on écrit *naviquer* et *navigable* et non *naviquable*.

Cette suppression devrait s'étendre aux temps des verbes terminés en *quer* lorsque le *qu* n'est pas suivi de l'*e*, et le *c*, dont le son équivalait à *qu*, le remplace déjà en bien des cas, puisqu'on écrit *aplicable* et *aplication*, *explicable* et *explica-*

tion, praticable, communication, vacant, vacation, etc. Pourquoi ne pas écrire *pratîcant, pratîcons, applicant, explîcant*, etc. ?

Je lis dans la *Grammaire complète* de M. Poitevin, p. 332 :

« Beaucoup de participes présents changent d'orthographe
« en passant à l'état de substantifs ou d'adjectifs, tels sont :
« 1° *extravagant, fatigant, intrigant*, qui perdent l'*u* du
« radical : *extravagant, fatigant, intrigant* ; 2° *fabriquant*,
« *vaquant*, et *fabricant, vacant*. »

L'Académie écrit, en éfet, au participe *suffoquant* et à l'adjectif *suffocant*.

Et contradictoirement elle écrit au participe *trafiqueant* et au substantif *trafiqueant* au lieu de *traficant* ; au participe *piquant* et à l'adjectif *piquant* au lieu de *picant*. Elle devrait écrire *inconsécant* come elle écrit l'adjectif *confiscant*.

Ces contradiccions ou eccepcions que les grammairiens sont obligés de signaler surchargent inutilement la mémoire et rendent encore plus fastidieuse l'étude de la grammaire (1).

4. *Supression du tiret ou trait d'union dans les mots composés, et réunion de deux parties en un seul mot.*

Comme vous le dites bien, si l'on conservait encore quelques doutes sur l'oportunité et sur l'urjance de cette réforme, on n'a qu'à lire les 36 pages que j'ai consacrées à l'étude de cette question dans mon grand ouvrage sur notre ortographe.

5. *Supression de l'E muet et de l'apostrophe dans certains mots composés et réunion des deux mots en un seul.*

J'approuve la supression de l'e muet final du premier mot devant la voyèle comañant le mot suivant et leur réunion en

(1) Voyez mes *Observations sur l'ortographe française*, p. 70 et suivantes, sur les irrégularités des désinances en *ent*.

un seul, come *contramiral*, *contrépreuve*, *contrordre*, etc.; au lieu de *contre-amiral*, *contre-épreuve*, *contre-ordre*, etc.; j'approuve également pour les cas analogues la suppression de l'apostrophe qui remplace l'*e* muet, come dans les mots *entr'acte*, *entr'aider*, *entr'ouvrir*, etc., qu'il serait préférable d'écrire *entracte*, *entraider*, *entrouvrir*, come on écrit *entrevue*, *contrefaçon*, *contredire*; mais je maintiendrais l'apostrophe dans les mots composés avec *grand*, come *grand'-croix*, *grand'messe*, *grand'mère*, *grand'tante*, *grand'peine*, *grand'honte*. On ne saurait supprimer le *d* come le fait le *Programme* qui écrit *grancroix*, *granmère*, *grantante*, bien que l'usage n'ait fait qu'un seul mot de la vile *Granville*.

Autrefois cet adjectif était invariable; on l'écrivait donc sans apostrophe; et c'est ainsi qu'il s'est conservé dans les contes de Perrault où le petit Chaperon va voir *sa mère grand* et aussi dans la chanson de Henri IV :

Si le Roy m'avoit doné
Paris, sa *grand ville*.

On ne conserverait donc le trait d'union que : 1° dans les mots composés de deux adjectifs se modifiant réciproquement, come *Journal politico-littéraire*; 2° pour isoler la lettre euphonique *t*, come dans *y a-t-il?* *ira-t-il?* A cet égard, je rapélerai encore ce que j'ai dit dans mon ouvrage, qu'on ne devrait pas écrire, come on le fait, *donnes-en*, *poses-y*, ce qui n'indique pas que l'*s* finale est purement euphonique et ferait supposer que dans toutes les conjugaisons la seconde personne de l'impératif doit avoir une *s*. Il faudrait donc isoler par un trait d'union cet *s* euphonique ou mieux lui substituer un *z*, puisque l'Académie écrit maintenant à *quatre-z-yeux*. On écrirait donc *done-z-en*, *pose-z-y*, etc.

Le trait d'union entre l'adverbe *très* et un adjectif n'a pas de raison d'être, puisque on ne l'emploie pas pour les autres adverbes dans le même cas, come : *bien*, *trop*, *assez*, *fort*.

6. *Supression des quatre lettres P, E, G et S dans les mots où elles sont inutiles, et quelquefois nuisibles à la bone prononciacion.*

Il serait fort rationnel d'écrire *domter*, come l'écrivaient avec toute raizon Bossuet et l'Académie française dans la première édition de son Dictionnaire, et de même *sculture*, *prompt*, *promtitude*, *batème*, *examter*, *doitier*, etc., pour éviter la fausse prononciacion. Il est pourtant nécessaire de faire quelques exceptions et de laisser le *p* dans *compte*, à cause de ses homofones *conte* et *comte*, mais on pourrait le supprimer dans les dérivés *comter*, *comtable*, *comtabilité*, etc., l'uniformité grafique du mot principal et de ses dérivés n'étant pas absolument nécessaire.

Je ne serais pas cependant d'avis de supprimer le *g* dans *doigt* à cause de son homonyme *doit*, ni d'écrire, come le *Programe*, *prontitude* et *exanter* avec l'*n*; dans ces mots, deux changeants à la fois auraient l'inconvéniant de choquer l'œil.

Le *Programe* a raison de demander qu'on écrive *assoir*, *sursoir*, *vinssions*, *tinsions*, etc., au lieu de *asseoir*, *surseoir*, *vinssions*, *tinssions*, etc.

Quant à la supression de l'*S* dans les ternaires *sci*, *sce*, des mots *scie*, *scission*, *sceptre*, etc., je la repousse ainsi que l'a fait l'Institut genevois. J'ai pu manifester le désir de voir le *C* disparaître du mot *science*, puisque l'Académie l'a supprimé dans *savant*, *savoir*, qu'on écrivait *sçavant*, *sçavoir*, cependant l'étimologie diférante de *scire* et *sapere* peut justifier le maintien du *c*. Nous avons perdu malheureusement l'ancien et beau mot *sapience*.

7. *Remplacemant du signe binaire PH par le signe simple F.*

Malgré l'inconvéniant de déplacer dans les dictionnaires les mots comançant par *ph* pour les porter à la lettre *F*, inconvé-

niant auquel on remédiera par un renvoi, come l'Académie elle-même l'a fait originairement pour les mots comançant par *ph* et *th* dont elle a modifié l'ortografie, cette réforme est trop indispensable pour n'être pas adoptée. Elle est, come vous le dites bien, « si peu discutable aujourd'hui, qu'il suffit « de la mancioner ». Aux partisans de ces lettres étimologiques on peut répondre que leur maintien n'intéresse que les savants, qu'il en résulte un désaccord avec les lettres simples *f* et *t* qui les remplacent si bien, et qu'enfin nous n'avons pas besoin d'y tenir plus que les Italiens, les Espagnols et autres.

Les Oriantaux ont une grande difficulté pour prononcer le *ph* et le distinguer du *p* et de l'*f*. C'est ce que j'avais signalé dans mes *Observations sur l'ortografie française*, p. 4, et que m'ont confirmé les ambassadeurs chinois venus en Europe pour étudier notre civilisation ; encore tout récemant l'un de nos officiers de marine, M. Louro, envoyé de Cochinchine avec la mission de rechercher les meilleurs moyens d'instruire les Annamites, me disait combien nos instituteurs éprouvaient de peine à leur *faire comprendre notre ortografie*.

Au sujet de ce malencontreux *ph*, je rapèlerai l'anecdote rapportée par l'abbé Dangeau, de l'Académie française, l'un des plus chauds défenseurs de la simplification de notre ortografie, contre Regnier des Marais, dans les discussions qui ont précédé la première édition du Dictionnaire de l'Académie, en 1694 :

« Pourquoi ne pas imiter les Italiens et les Espagnols, qui
« n'ont pas cru être obligés à garder l'ortographe latine dans
« les mots dérivés du grec ? Si l'on avoit toujours usé de cette
« sorte, madame de... n'auroit pas été si scandalisée contre
« Éliogabale. — Oh ! que ces empereurs romains étoient
« cruels ! s'écria-t-elle un jour en bonne compagnie ; ils fai-
« soient prendre des paisans et leur faisoient arracher la
« langue pour s'en nourrir ! — Elle venoit de voir un livre qui
« disoit que cet empereur mangeoit des pâtés de langues de
« *phaisans*, et s'imaginant qu'un *p* se prononçoit toujours *p*,

« elle avoit lu des langues de *paysans* au lieu de langues de
« *faisans*. »

8. Remplacement du CH dur par C ou QU.

Cette réforme ne devrait pas rencontrer d'oposicion, car elle n'atindrait qu'une centaine de mots d'origine grecque et dont la plupart ne sont pas d'un usage très fréquent. J'en ai longuemant parlé dans mon ouvrage sur l'ortographe.

Dans les mots où le CH est suivi d'une consone ou de voyèles *a, o, u*, on n'aurait qu'à suprimier l' *h*, et écrire : *acromatique, anacorète, anacronisme, arcaïque, arcange, caos, cronique, éco, psicologie, tecnique*, etc., come on écrit *caractère, mélancolie*, etc., qu'on écrivait jadis : *caractère, mélancholie*. Les mots qui se trouvent dans cette catégorie sont au nombre d'une cinquantaine, dont la moitié appartient au langage sciantifique. Par des raisons de haute convenance, on pourrait faire eccepcion pour le mot *Christ* et ses dérivés, quoique les Italiens, les Espagnols et les Portugais écrivent *Cristo*. On ne toucherait pas aux noms propres, non plus qu'au mot *chœur*, qui d'ailleur est un monosilabe, et qu'il faut distinguer de son homofone *cœur*. Le mot *chrème*, pour le même motif, serait maintenu.

Pour les mots où le *ch* dur est suivi des voyèles *e, i*, j'avais proposé dans mon ouvrage d'en faire entrer *neuf* dans la règle comune en donant à la prononciacion du *ch* le son doux, qu'il prend d'ailleur assez généralement dans les mots de cette catégorie, come : *archétype, archiépiscopal, chéli-doïne, chirografe, chirografaïre, chiropologie, chiromancie, conchyliologie* et *lichen*, qu'on écrirait et prononcerait come : *monarchie, archevêque, chirurgie, alchimie, architecte*, etc.; on prononce déjà *chirografe* plutôt que *quiropgrafe*.

Il ne resterait que les mots : *archéologue, archéologie, ecchymose, malachite, orchestre* et *synecdoche*, dans lesquels on

pourrait remplacer le *ch* par le *qu*, et écrire : *arquéologue*, *malaquite*, *orquestre*, come on écrit : *monarque*, *quina*. L'Académie elle-même autorise d'écrire indistinctement *synecdoche* ou *synecdoque*; quelquefois même on écrit *orquestre*, et on prononce souvant *malachite* plutôt que *malaquite*. On pourrait aussi écrire *arkéologie* avec un *k* come dans les mots : *kilogramme*, *kiste*, *ankilose* et autres.

9. *Remplacement de l'Y par I, excepté dans l'adverbe de lieu, dans le pronom et dans les mots où la bone prononciacion fait entendre deux I.*

Je ne cesserai de réclamer l'adopcion de cette proposicion dont les travaux lexicografiques de l'Académie française ofrent de nombreux précédants.

Dans sa cinquième édition du Diccionaire, l'Académie écrivait *analise*, *analiser*, *analitique*. Il est regrettable qu'après avoir remplacé l'*y* par l'*i* dans tant de mots : *abime*, *alchimie*, *cristal*, *chimie*, *giratoire*, *satirique*, *lui*, *moi*, *toi*, *roi*, *proie*, etc., elle ait cru devoir rétablir l'*y* à *analyse* et ses composés.

Il n'y a aucun argument valable en faveur du maintien de l'*y* lorsqu'il représante le son simple de l'*i*, et il serait plus naturel d'écrire *ritme*, *stile*, *péristile*, *système*, *tiran*, *hiperbole*, etc., come on écrit *cristal* et tant d'autres.

Bossuet écrivait *mistère* et *tiran*. J'ai cité le grand nombre de mots que La Bruyère écrivait par un *i*.

C'est sous le titre de *Psiché* et de *Cupidon* que La Fontaine écrit son livre, et non *Psyché*, et si l'on imprimait sa pièce de vers aux *Nimfes de Vaux* avec son ortographe, on verrait avec étonement combien elle difère peu de l'ancienne simplicité de nos vieux manuscrits.

10. *Remplacemant du G par J et du digrame GE par le monogramme J.*

Malgré tout mon désir de voir le *g* doux remplacé par le *j*, je craindrais de trop défigurer l'ortographe habituèle; et, puisqu'on est acoutumé à épeler

ga, ge (je), gi (ji), go, gu,

de même qu'on épèle

ca, ce (se), ci (si), co, cu,

conservons cette épélacion et écrivons *étrangère et logique*, et non *étranjère et lojique*.

Le *Programe officiel* ne conserve au *g* le son du *j* que dans les noms de lieu et de nacion; il écrit donc *Belgique, Génevois, Egipcien* (1). Mais s'il faut aprandre que dans les noms de lieux, de nacions, et de persones, *Gédéon, Girodet, Genève*, le *g* prend le son du *j* lorsqu'il est suivi de l'*e* ou de l'*i*, autant conserver la règle générale pour l'épélacion du *g* doux devant *e* et *i* que recourir à cette eccepcion : l'une n'est pas plus difficile à aprandre que l'autre. Le *g* qui a le son dur partout où il n'est pas suivi de l'*e* ou de l'*i* : *fatigant, grain, règle, virgule, galère, vogant, cigüe, énigme*, conservera donc, come d'habitude, le son doux devant *e* et *i* : *ouvrage, étranger, gage, original, agir* et *Genèse*. On n'adoptera le *j* pour remplacer le *g*, et cela d'acord avec le *Programe*, que lorsque la prononcia-cion est incorrectemant représentée par *g* devant *a*, *o* et *u*, c'est-à-dire lorsque le *g*, ayant devant ces voyèles le son du *g* doux, exige pour pouvoir prandre le son du *j* l'intercalacion de l'*e* muet, come *urgeance, vangeance, gageure, vergeure*, qu'on devrait écrire come *majeur*, et *enjoler, enjoleur*, bien

(1) Par un reste d'habitude, le *Programe* écrit, p. 42, l. 2, *jugera* au lieu de *jujera*.

qu'ils découlent de *geole* ; et de même qu'on écrit *goujat*, on écrirait *orjat* et non *orgeat*, et aussi *pijon*, *badijon*, come *donjon*, *goujon*, qu'on écrivait auparavant *dongeon*, *gougeon*. Il en serait de même pour les temps dérivés des verbes terminés en *ger*, partout où le *g* précède les voyèles *a*, *o*, *u*, et on écrirait sens *e* : *nous engajons*, *en engajant*, etc., au lieu de *engageons* et *engageant*.

On objectera que dans ce cas il y aurait deux ortografies difé-rantes pour le même verbe, selon ses difé-rantes formes, mais en réalité on ne ferait qu'appliquer aux verbes en *ger* un système analogue à celui qui a été adopté pour les verbes en *cer*, où, lorsque le *c* doux se rencontre devant les voyèles *a*, *o*, *u*, sa prononciacion douce était figurée par l'intercalacion de l'*e* muet, et on écrivait : *comancer* et *nous comanceons*, *en comanceant*. Plus tard cet *e* eufonique fut supprimé et remplacé par le *ç*, qui est en résumé une lettre novèle ; on écrit donc maintenant : *agacer*, *il agaça*, *en agaçant*, etc. Or, puisque nous écrivons *nous traçons*, *il traça*, au lieu de *nous traceons*, *il tracea*, pourquoi ne pas écrire *abréjons*, *abréja*, *en abréjant*, au lieu de *abrégeons*, *abrégea*, *en abrégeant* ? M. Sainte-Beuve réclame l'introduction du *c* cédille dans *douceâtre*, que l'Académie écrit *douceâtre*.

Dans mes *Observations sur l'ortografie française*, j'avais proposé, come corolaire de ce système, de figurer le *g* doux devènt *a*, *o*, *u*, par un *g* de forme particulière surmonté d'un point ; mais il vaut mieux, quand le *g* est suivi de son *e* eufonique, adopter le *j*, qui jouera alors le même rôle à l'égard du *g* que le *ç* par raport au *c*. La forme même grafique du *j* n'est qu'une faible modificacion du *g* dont il conserve le signe caractéristique, le jambage ; la forme tipografique ne permettant pas de placer une cédille sous le *j*, l'œil ne sera pas plus choqué par cette substitucion qu'il ne l'a été par le *ç*.

11. *Remplacement de E par A dans EN et EM se prononçant AN, excepté au comancement des mots.*

Le *Programme officiel* annonce que c'est « avec pluzieurs aca-
« démiciens et avec la grande majorité des instituteurs et des
« néograpes qu'il excepte les nazales EN et EM qui se trouvent
« au comancement des mots, de la substitucion de l'A à l'E,
« eccepcion qui a pour but d'éviter un chanjement dans l'or-
« dre actuel de ces mots dans les diccionaires » (p. 25).

J'approuve fortemant cette décision, et le *Programme* s'y conforme lui-même, car il écrit, p. 4, l. 7, *en*; p. 8, l. 4, *encore*; p. 9, l. 8, *entante*; p. 11, l. 23, *enfin*; p. 21, l. 11, *emprunté*; p. 37, l. 24, *employant*.

Mais, contradictoiremant, je vois qu'il écrit *anchevétremant*, p. 34, l. 23, et p. 20, l. 2 et ailleur, les mots *ramplacer*, *ramplacemant*.

Puisqu'on a cru devoir, avec raizon, conserver aux nazales *em* et *en* leur ortografie dans tous les mots qui comencent par ces deux lettres et se prononcent avec le son de l'*a*, je crois indispensable, afin d'éviter un trouble trop grand dans les esprits en écrivant de deux manières le mot principal et ses dérivés, d'étendre cette eccepcion à tous ces mêmes mots lorsqu'ils sont composés et précédés d'une seule consone ou d'une voyèle : emporter, *remporter*; enseigner, *renseigner*, tendre et *étendre*. On ne tiendra pas compte des verbes composés où la significacion du mot radical a disparu et de ceux dont la composicion n'est qu'aparante, come *défandre*, qui ne vient pas du verbe *fendre*, tandis que *pourfendre* en dérive; *atandre*, *entandre*, qui ne sont pas composés de *tendre*; mais on conservera l'ortografie de quelques mots précédés d'une préposition : *démembrer*, *démembrement*, *démentir*, *démenti*. Le verbe *aprandre* s'écrira donc avec un *a*, la nazale *en* s'y trouvant au milieu et étant précédée de deux consones.

Voici la liste, dans leur ordre alphabétique, des mots qui composent cette catégorie peu nombreuse.

Lettre B. — Aucun des mots commençant par *bem* ou *ben* ne prennent le son de l'*a*.

Lettre C. — On a dit précédemment qu'en règle générale l'orthographe actuelle des monosyllabes devait être maintenue, et par conséquent l'orthographe des mots *cent* et *cens* devra être conservée, ainsi que leurs dérivés *centaine*, *censure*, etc., et en effet le *Programme officiel* a écrit *centième*. *Cendre* et *centre* avec ses dérivés : *central*, *concentrer*, ainsi que le mot grec *centaure*, sont les seuls polysyllabes où *cen* se prononce *san*.

Lettre D. — Aucun mot commençant par *dem* ou *den* ne se prononce avec le son *a*, excepté le monosyllabe *dent* et ses dérivés *denticion*, *dentiste*, *dentelle*, etc.

Lettre F. — Les deux seuls mots *femme* et *fendre* se prononcent *fame* et *fandre*.

La formation des dérivés directs, *femelle*, *efféminé*, *fémnin*, qu'on ne prononce pas *famelle*, *effaminé*, *faminin*, nécessite la conservation de l'*e* à *femme*; ce mot, en outre, est d'un emploi trop fréquent pour n'être pas maintenu dans son anomalie. Quant au mot *fendre*, avec ses dérivés *fente*, *fendiller*, il rentre dans la série de mots auxquels l'exception du *Programme* doit s'étendre.

Lettre G. — Dans six mots seulement la nazale *en* est précédée de la consonne *g* :

gencive ;
gent, d'où *gendarme* ;
gendre (le comité central autorise
d'écrire *engendré*) ;
genre ;
gentil, d'où *gentilhomme*, *gentillesse* ;
gentiane.

Lettre H. — Deux mots, *hennir* et *hennissement*. Encore la prononciation se rapproche-t-elle plus souvent du son *e* que du son *a*.

Lettre J. — Dans aucun mot les nazales *em* et *en* ne sont précédées de cette consone.

Lettre L. — Trois mots seulement : *lendemain*, *lentille* et le monosyllabe *lent* et ses dérivés.

Lettre M. — Dix mots et leurs dérivés : *membre*, *membrane*, *mencion*, *mendiant*, *mensonge*, *menstrue*, *mental*, *mentir*, *menthe* (ou *mente* sans *h*, mais avec *e*, pour le distinguer de la *mante*, vêtement), *menton*.

Lettre N. — Dans aucun mot les nazales *em* et *en* avec le son de l'*a* ne sont précédées de cette consone.

Lettre P. — Dans quatre mots et leurs dérivés la consone *p* précède *en* :

PENCHER (1);

PENDRE et ses dérivés *pendant*, *pendeloque*, *pendule*, *pension*, *pensionnaire*;

PENSER, *pensée*;

PENTECÔTE.

Lettre R. — Dans la plupart des mots commençant par *rem* et *ren*, la lettre *r* est un signe qu'on pourrait appeler reduplicatif, destiné à modifier le mot primitif. Ainsi : *emplir*, *rem-*

(1) Ce mot n'étant pas dérivé du latin, devrait être écrit *pancher*. Bossuet, dans son manuscrit autographe, écrit *panchant*. Le remplacement de l'*e* par l'*a* est tellement naturel que Bossuet, dans ses manuscrits autographes que j'ai examinés, écrit ainsi : *contant*, *contanter*, *contantement*, *atantif*, *atantions*, *atandre*, *atanter*, *assamblar*. Toujours il écrit *vanger*, *vangeance*, comme Corneille et tous les écrivains du siècle de Louis XIV. (Voyez mes *Observations sur l'orthographe ou orthographe française*, p. 73, 131 et 309.)

plir; *enchérir*, *renchérir*; *enfermer*, *renfermer*, et tous les mots où la consonne *r* n'est qu'une anexe. En voici la série :

Remparer, *remplacer*, *remplir*, *renplumer*, *renchérir*, *rencontrer*, *rendormir*, *renfaîter*, *renfler*, *renfoncer*, *rengainer*, *renforcer*, *rengorger*, *rengraisser*, *renseigner*, *rentoiler*, *rentrer*, *renvoyer*, — *rendre*, *renfort*, *rente*, *renverser*.

On devra assimiler à cette particule *re réduplicative* et *répulsive*, la particule séparative *de* : *désemplir*, *désenfler*, *désunir*, etc., l's étant simplement eufonique.

La lettre S — offre le peu de mots suivants commençant par *sem* et *sen* :

SEMBLER, et ses dérivés *semblable*, *ressemblance*; *dissemblance*.

SENS, monosyllabe, et ses dérivés *sensibilité*, *sensible*, *sensualité*, *sensitive*, etc.

SENTIR, qui est lui-même un dérivé du monosyllabe *sens*, forme *sentance*, *sentancieux*, *sentimant*, *sentine*, *sentinelle*, *senteur*. Dans tous ces mots la nazale *en* se prononce *an*.

La lettre T — offre les dérivés de TEMPS : *tempérant*, *tempérer*, *tempéramant*, *tempête*, *temporiser*, *temporaire*, et les trois mots TEMPLE, TENDRE et son dérivé *tendron*, TENTER et ses dérivés *tentacion*, etc.

Le mot *tente* doit être écrit par un *e* pour le distinguer de *tante*.

La lettre V — offre : VENDREDI; VENGER (1) et ses dérivés *vengeance*, etc.; VENT et ses dérivés *ventail*, *ventilateur*, *ventôse*, *ventouse*, *ventre*.

(1) *Venger* et *vengeance* doivent être écrits *vanger* et *vangeance*, ou même *vanjance*. Corneille, de même que Bossuet dans ses manuscrits autographes, et tous les auteurs du siècle de Louis XIV, écrivent ainsi ces mots.

Dans tous les autres cas le remplaceant de *en* par *an* est nécessaire pour éviter les nombreuses difficultés orthographiques, dont j'ai longuement parlé dans mon ouvrage. On évitera ainsi cette homographie fâcheuse :

un affluent et ils affluent,
un expédient et ils expédient,
un couvent et ils couvent,

en les écrivant un *afluent* et *ils affluent*, un *couvant* et *ils couvent*, etc. Cette réforme, jointe à celle de la substitution du *j* au *ge* devant *a*, *o*, *u*, aura l'avantage de supprimer cette disparate d'écriture :

astrigent et affligeant,
abstergent et assiégeant,
diligent et désobligeant,
émergent et exigeant,

qui se trouveront tous écrits *astrinçant, aflissant, absterçant, assieçant, désoblissant*, etc.

Le changement de *en* en *an* dans les mots où cette syllabe est précédée actuellement du *c* doux, nécessitera le remplaceant du *c* par *ç*, dans les mots *accçant, adolesçant, déçant, incandesçant, innoçant, jaçant, pubesçant, quiesçant, réçant, il desçant*, qui devront être écrits come *comerçant, glaçant, menaçant, perçant*.

On ne doit point oublier que dans les mots dérivés du latin où nous laissons figurer l'*e*, cette voyelle était prononcée *e* par les Latins, mais maintenant qu'elle a pris le son de l'*a* dans ces mêmes mots, c'est un *a* qui doit lui être substitué, conformément à notre prononciation. Ainsi par exemple, le mot *testamentum*, devenu français, doit être écrit non *testament*, mais *testamant* ; si les Italiens l'écrivent avec raison *testamento*, c'est qu'ils ont conservé la prononciation latine de l'*e*.

Dans toutes les éditions des célèbres *Avantures de Télémaque* publiées du vivant de Fénelon et même longtemps après

sa mort, et dans un grand nombre d'ouvrages contemporains et postérieurs, c'est ainsi que ce mot est écrit, et aussi le mot *avanturier* (1).

En écrivant *aventure*, on croirait que, puisqu'on écrit *avenir* dérivé également de *venire*, on devrait prononcer *avanir* et non *ave-nir*; mais il faut savoir que d'après une règle de grammaire *en* et *em* devant une voyelle perdent le son nasal et doivent se prononcer *e*. En écrivant, selon le *Programme*, par *a* les *e* qui se prononcent *a*, cette règle disparaîtra, et nous prononcerons et écrirons, come Fénelon, Corneille, Racine et tous les écrivains du dix-septième siècle, *avanture*.

12. Remplacement de l'S doux par Z.

Il serait en éfet désirable que partout où l'S se prononce come Z, cette dernière lettre lui fût substituée. Mais je n'ose encore risquer cette modificacion, quoique quelques-uns écrivent avec raison *hazard*, *magazin*, et qu'on lise dans Ronsard, Baïf et autres: *artizan*, *rozeau*, *razoir*, etc. Corneille écrit *cizeaux*... Bossuet écrit « vous *oziez* ». C'est ainsi que j'ai vu ce mot écrit par lui dans ses manuscrits autografes. Certes, l'esprit ferme et logique de Bossuet n'aurait pas hésité à simplifier l'écriture, peut être aussi hardimant en pratique que Descartes le déclare en principe; ce mot *oziez* ainsi écrit par Bossuet en est la plus forte preuve non pas seulement par l'emploi du *z*, mais bien plus par celui de l'*o* au lieu de *au* que lui conseillait le latin *ausum*.

Ausi omnes immane nefas ausoque potiti.

Mais ne voulant pas établir un schisme dans l'Académie, et cédant à l'influence toute puissante du secrétaire perpétuel Régnier des Marais, il se contenta de modifier en quelques points l'ortografie des cahiers primitifs (2).

(1) *Avantures de M. d'Assoucy*; — *Avantures de Feneste*, etc.

(2) Voy. mes *Observacions sur l'ortografie française*, p. 9 et 121.

L'Académie a conservé le *s* dans un grand nombre de mots, et il est regrettable qu'elle n'écrive pas come La Bruyère : *carrouzel*, *cizelé*, *embracement*, *magazin*, et come La Fontaine : *trézor*, *plaisir*, *dézir*, *présent*, etc.

Du momant que l'Académie' écrit *nez*, avec un *z*, elle devrait faire de même pour ses dérivés : *nazal*, *nazeau*, *nazilard*, *naziller*, qu'elle a tort d'écrire avec un *s*.

Puisque nous écrivons *gazon*, *horizon*, *bronze*, etc., où le *z* figure si bien, je propose pour le momant d'étendre cette substitucion aux substantifs terminés en *son* où l'*s* a le son du *z* bien prononcé, et dont plusieurs se trouvent déjà écrits et imprimés avec un *z*. On écrirait donc : *bizon*, *blazon*, *diapazon*, *cargaizon*, *cloizon*, *comparaizon*, *conjugaizon*, *déclinaizon*, *inclinaizon*, *démanjaizon*, *floraizon*, *garnizon*, *liaizon*, *livraizon*, *maizon*, *raizon*, *saizon*, *traïzon*, et plusieurs autres, en tout environ cinquante mots.

L'Académie écrit dans toutes ses éditions *lézard*, *lézarder*; dans sa première et sa seconde édition, elle écrivait de même *hazard*, *hazarder*; on doit espérer qu'elle rétablira cette orthographe rationnelle dans sa nouvelle édition, et non *hasard*, *hasarder*, puisqu'elle écrit *gaze* et *gazer*.

13. Remplacement du signe binaire *W* par le signe *V*.

Ce remplacement est très rationnel, d'autant plus que le *Programme* en excepte, avec raison, les noms propres. On écrira donc *vasistas*, *varrant*, etc.

14. Remplacement des digrammes *Æ* et *OE* par les signes simples *E* ou *É* suivant la prononciacion.

« Le dictionnaire de Boiste renferme, dit le *Programme*, cinquante-deux mots comançant par *OE* et dix-sept par *Æ*. »

Mais le dictionnaire de l'Académie ne contient plus aucun mot commençant par *Æ*. Partout l'*e* simple a remplacé l'*Æ* : *égide*, *esthétique*, *énigme*. C'est seulement dans sa première édition que l'Académie écrivait *æolipyle* (1), *æquateur*, *æquinoxe*, *æquivoque*.

Sur les vingt-un mots commençant par *OE* qui figurent encore au Dictionnaire de l'Académie, deux sont des monosyllabes : *œil* et *œuf*, qui ne sauraient être modifiés. Parmi les autres, dont plusieurs sont des dérivés, il en est qui doivent conserver le digramme *œ*, à cause de la prononciation, comme *œillet*, *œillade*, *œillère*, *œilleton*, *œillette*. Mais on peut, conformément à ce qu'a fait l'Académie pour l'*œ*, modifier de même le reste des mots où l'*œ* peut être remplacé par un *e*, et qui, si l'on en excepte *œuvre*, sont techniques ou d'un emploi relativement restreint, tels que : *œcuménique*, etc.; on écrirait donc *écuménique*, *édème*, *énologie*, *énomancie*, *énomètre*, et quelques autres, comme on écrit *économe*, *économie*, *épopée*, *le Pécile*, *Phébus*, *Phénicie*, *Phénix*, *Béotiens*.

Le mot *la peine* (πῶνι en grec, *pœna* en latin) devrait être écrit *la pène*, puisque nous écrivons *pénal*, *pénible*, et comme nous écrivons correctement *la cène* et *cénobite* (κοινός, κοινοβιότης).

Le digramme *œ* au milieu des mots ne se trouve, je crois, que dans les monosyllabes, comme : *bœuf*, *sœur*, *vœu*, etc., qu'on doit laisser intacts en vertu de la règle générale pour les monosyllabes. Les dérivés : *bovine*, *bouvier*, *votif*, conservent l'*o*.

Je ne saurais donc adérer sous ce rapport au *vœu* exprimé dans le *Programme*, sauf pour les quelques mots mentionnés plus haut.

(1) Ce mot est l'un de ceux que les membres de l'Académie seraient pour la plupart fort embarrassés d'écrire sans avoir recours au Dictionnaire.

15. Remplacement de *X* par *C* devant le *C* doux.

J'approuve cette proposition restreinte. Dans l'état actuel l'*x* se prononce de quatre manières différentes :

1° come *k* ou *c* dur, ce qui a lieu lorsqu'il est suivi du *c* doux : *excès*, *excepté*, *excellent*, *excessif*, et dans ces cas on pourrait, d'accord avec le *Programme*, lui substituer son équivalent, le *c*, et écrire *eccès*, *eccepté*, *eccélant*, *eccessif*, come on écrit : *accès*, *succès*, etc. On serait ainsi en conformité graphique avec les autres langues romanes où dans ces mêmes mots l'*x* latin a été remplacé par deux *c*.

2° come *ks* ou *cs* : *exposé*, *expier*, *exclusion*, *excommunication*, *xilographe*.

3° come *gz* : *exemple*, *exagérer*, *exiger*, *Xavier*.

4° come deux *s* : *Bruzelles*, *bruxellois*.

Dans les trois derniers cas, l'*x* doit être conservé come représentant le son *double* par un signe *simple*, l'*x*.

Pour être d'accord avec cette règle, il faudrait substituer deux *c* à l'*x* dans les substantifs terminés en *xion* et écrire : *flection*, *fluccion*, *réflection*, etc., le *c* figurant déjà dans les mots du même radical : *fléchir*, *fluctuacion*, *réflecteur*. Cette orthographe se trouverait d'accord avec celle des mots : *fiction*, *conviction*, *correction*, etc., qu'on écrirait ainsi en vertu du remplacement proposé du *t* par le *c* lorsque le *t* a le son du *c* doux. Ce système a d'ailleurs été mis en pratique au xvi^e siècle dans la célèbre imprimerie de De Tournes, à Lyon. (Voy. p. 47.)

16. Remplacement de *X* par *S* à la fin des mots pluriels.

Les mots *loi*, *clou*, *bambou*, *coucou*, sont écrits maintenant par l'Académie avec un *s* au pluriel ; il n'y a d'exception que pour les sept mots suivants : *chou*, *caillou*, *genou*, *glou-*

glou, hibou, joujou, pou, qu'il conviendrait de faire rentrer dans la règle, en remplaçant, au pluriel, par l's qui en est la marque, l'*x* que rien ne motive. Quant aux mots qui se terminent au singulier par un *s*, ils conservent naturellement au pluriel l'orthographe du singulier : *bois, poids, tapis, obus*.

Les mots terminés au singulier en *eau* prennent un *x* au pluriel, *agneau, agneaux; caveau, caveaux; eau, eaux* (1). Ceux qui sont terminés en *al*, en *el* et en *ail* transforment cette désinence en *aux* au pluriel : *cheval, chevaux; fondamental, fondamentaux; journal, journaux; matériel, matériels; travail, travaux; vitrail, vitraux; bail, baux*.

Les substantifs qui se terminent au singulier par un *x* qu'on prononce, le conserveraient au singulier et au pluriel, comme *antrax, index, torax*; mais, lorsque cet *x* final est muet, il serait plus rationnel de lui substituer l's, d'autant plus qu'il reparaît dans les dérivés. Au lieu donc de *choix, croix, noix, poix, prix, perdrix*, etc., on devrait écrire : *chois, crois, nois, pois, pris, perdris*, à cause de *choisir, croiser, noisette, poisser, priser* (estimer). L'homographie qui en résulterait entre les mots : *la crois* et *je crois*, *le pris* et *il est pris*, etc., n'est pas une objection valable, car dans une phrase il n'y aurait pas plus de doute entre un substantif et un verbe, qu'il n'y en a dans l'orthographe actuelle pour *le bois* et *je bois*, *un écrit* et *il écrit*, etc.

Quant aux adjectifs terminés par un *x*, il serait mieux, en raison même de la transformation régulière de l'*x* en *se* au féminin, de les écrire au singulier par un *s* qu'ils conserveraient au pluriel, et alors *nombreux, boiteux, fâcheux, laborieux, amoureux*, s'écrivant avec un *s* à la fin, formeraient régulièrement leur féminin en ajoutant un *e* : *nombreus, nombreuse; boiteus, boiteuse*, etc.; mais cette réforme ne me semble pas urgente.

Le *Programme*, qui exprime ce dernier vœu dans le but de

(1) La variation de l'orthographe des dérivés de *aqua* est curieuse; on voit ce mot écrit d'abord *ieue, eve, ieau, aigue*.

simplifier la règle sur la formation du féminin, se met en contradiccion avec lui-même en écrivant *nombreuze*, *rigouzeuze*, ce qui ne ferait que remplacer une eccepcion à la règle par une autre, si l'on écrivait *nombreus* et *nombreuze*.

17. *Remplacement du tréma sur l'E par l'acçant grave et par le tréma sur l'U qui précède l'E.*

Cette proposition est fort juste. Le tréma qui indique la séparation d'une voyèle de l'autre devrait être réservé pour l'i et pour l'u, come dans *naïf*, *héroïsme*, *coïncidence*, *stoïque* et *cigüe*, *aigüe*, *traïr* (au lieu de *trahir*), *traïzon*, *traissant*, qu'on écrirait ainsi come *haïr*, *haïssant*, etc. Pour l'e il ne devrait pas être remplacé exclusivemant par l'acçant grave, come le veut le *Programe*, mais aussi par l'acçant aigu : par l'acçant grave lorsque la syllabe suivante est muète, come *poème*, *poète*, et par l'acçant aigu dans le cas contraire, come *goéland*, *goélète*, etc.

18. *Remplacement de CE et de C par SE et S après une consone.*

Du momant où le *Programe officiel* écrit (p. 23, l. 13) le mot *remplaçait* avec une cédille, et cinq ou six fois le verbe *remplacer* et aussi *renoncer* (p. 6, l. 18 (1), tous deux avec un c, il en résulte que le c doit être conservé dans tous les mots semblables : *agacer*, *commencer* (comancer), *placer*, *remplacer*, etc. (ils sont environ une quarantaine), et qui emploient la cédille dans les participes *agaçant*, *comançant*, *perçant*, *plaçant*, etc., et dans les passés définis *agaça*, *comança*, *perça*, *placa*, etc., ainsi que dans les quatre participes *conçu*, *déçu*, *perçu*, *reçu*. Il en sera de même pour leurs composés.

(1) A la page 32, l. 17, du *Programe*, on écrit *renonser* et aussi *déverser* ; mais *déverser* a toujours été écrit par un s ; c'est probabement le mot *divorcer*, mal lu sur la *copie*, qu'on aura imprimé avec un s, *divorser*.

Mais le *Programe* écrit *inapersu* (p. 32, l. 8). Puisque nous avons le ç, profitons-en, et ne défigurons pas à plaisir dans ces mots l'ortographe habituèle : *comancer*, *comança*; *apercevoir*, *aperçu*; d'ailleurs le mot *Français* (p. 17, l. 21) est ainsi écrit, avec raison, et non FRANSAIS!

Le *c* cédille devant l'*o* n'est employé que dans dix mots seulement: *façon*, *garçon*, *hameçon*, *leçon*, *limaçon*, *maçon*, *poinçon*, *rançon*, *tronçon*; — cependant le mot *garçon* pourrait s'écrire par un *s*, *garson*, le primitif étant *gars*.

Quant à *maçon*, on devrait l'écrire, come l'ont fait Bossuet, Racine, Voltaire et d'autres, avec une double *ss*, *masson*, en le faisant dériver du verbe *masser*.

19. *Remplacement de ILLI, ILL, IL mouillés, par IL avec tréma.*

On a mis en avant divers systèmes pour indiquer le son mouillé que prend la lettre *l* simple ou double. « Ramus, dit « le *Programe officiel*, propoza une virgule sous la lètre *l*; « l'abbé de Saint-Pierre préféra le point; Marle et Féline « choisirent le tilde; le père Buffier propoza une lètre grecque « (λ). L'abbé Girard opta pour le tréma sur l'*i*, et M. Firmin « Didot s'est prononcé dans le même sens. »

Un long examen de cette question amena le Comité central, après avoir très-bien exposé les inconvénients des autres systèmes, à se ranger à mon opinion, avec cet amandement de supprimer encore le second *l*.

Je regrète de contrarier les vues du Comité en retirant ma proposition, mais celle que je vais émettre me paraît préférable. Le système qui consisterait à indiquer l'*ll* mouillé par le tréma sur l'*i* précédant, est certes, pris en lui-même, le plus pratique de tous ceux qu'on avait proposés. Il n'en est pas de même de celui du *Programe officiel*. Le nombre

de mots où la double *ll* est mouillée étant très-considérable, la réforme entraînant la suppression d'un *l* produirait un grand changement dans l'orthographe actuelle et soulèverait des oppositions, d'abord par cette suppression, et ensuite par la multiplicité du tréma, dont l'emploi est peu habituel : ces deux changements à la fois modifieraient trop sensiblement la figure des mots (1). On se déciderait difficilement à écrire, comme le voudrait le Comité, *fīle*, au lieu de *fil*le, *famīle*, au lieu de *famille*, *il s'habīle*, au lieu de *il s'habille*, et *aigūile*, au lieu de *aiguille*, où deux trémas se trouveraient l'un à côté de l'autre. En outre, ce tréma sur l'*i* jouerait alors deux rôles opposés : tantôt il indiquerait la présence de deux sons, tantôt la fusion en un seul, ce qui porterait un certain trouble dans l'esprit, et pourrait souvent induire en erreur. Un élève voyant d'un côté les mots *naïvement*, *baïonète*, etc., où le tréma indique que cette voyelle se prononce séparément, et de l'autre : *nous travaillons*, *la bataille*, *meilleur*, etc., ainsi écrits selon le *Programme officiel*, pourrait croire qu'il faut les prononcer comme les précédents : *trava-i-lons*, *bata-i-le*, *me-i-leur*.

En présence de la difficulté de figurer, sans de graves inconvénients, l'*ll* mouillée soit par un signe particulier (ce qui introduirait une nouvelle lettre ou forme de lettre dans notre alphabet), soit d'après le système du *Programme officiel*, il est préférable de le représenter par le signe binaire actuel, la double *ll*, à l'exemple des Espagnols, et c'est ce que font les Portugais par *lh* et les Russes par un signe particulier ajouté à la suite de la lettre *l*.

Voici le système que je propose et qui obtiendra, je l'espère, par sa simplicité même, l'assentiment général. Sans introduire une nouvelle lettre ou forme nouvelle dans notre alphabet et sans recourir aux deux points sur l'*i* lorsqu'il précède

(1) On sait d'ailleurs qu'en typographie les points sont sujets à se briser.

la double *ll*, on obtiendra le but désiré en adoptant la règle suivante :

« LA DOUBLE *ll* PRÉCÉDÉE DE *l'* PRAND INVARIABLEMENT LE SON MOUILLÉ. »

Jusqu'à présent ce qui avait empêché de recourir à un moyen aussi simple, c'était la confusion résultant de l'orthographe de mots s'écrivant de la *même manière* et se prononçant différamant, tels sont :

<i>ville</i> et <i>vrille</i> ,	<i>imbécillité</i> et <i>faucille</i> ,
<i>tranquille</i> et <i>quille</i> ,	<i>million</i> et <i>billot</i> ,
<i>village</i> et <i>pillage</i> ,	<i>sibylle</i> et <i>cheville</i> ,
<i>pusillanime</i> et <i>sillage</i> ,	<i>codicille</i> et <i>estampille</i> ,
<i>sillabe</i> et <i>sillon</i> ,	<i>distiller</i> et <i>fusiller</i> .
<i>nullité</i> et <i>millet</i> ,	<i>osciller</i> et <i>habiller</i> .
<i>pupille</i> et <i>gentille</i> ,	

Dans ces mots, quoique peu nombreux (une quinzaine), la prononciation, contrastant avec celle du plus grand nombre, était un obstacle contre lequel avaient échoué tous les systèmes proposés jusqu'à présent. Le moyen que j'indique fait cesser ce trouble, en restituant à chacun d'eux l'orthographe que leur prononciation exige, par la suppression de la seconde *l*, qui est inutile.

Ainsi les mots ci-dessus s'écriront : *vile* (1), *tranquile*, *village*, *pusilanime*, *silabe* (2), *nullité*, *pupile*, *imbécilité*, *million*, *sibile*, *codicile*, *distiler*, *osciler*

(1) *Vile* est ainsi écrit dans nos anciens manuscrits. Il ne peut offrir de confusion avec l'adjectif *vile*, sur lequel d'ailleurs, conformément à la prononciation, on peut mettre un circonflexe. Longtemps on en a mis sur *vite*. Il est des monosyllabes qui, s'écrivant de même, ont trois acceptions différentes : tel est *son*. On écrira donc une *dme vile*, et une *vile*, un *village*, un *vilajois*.

(2) La prononciation du mot *sillabe* est laissée à l'arbitraire par l'Académie, et Duclos écrit *silabe*. Quant au mot *monosilabe*, il serait plus régulier d'écrire *monossilabe* come on écrit *dissilabe*, pour éviter qu'on prononce *monozilabe*. C'est seulement dans sa dernière édition que l'Académie a supprimé une *l* à *imbécile*.

L'Académie ne devrait pas écrire uniformément *moule* et *semoule*. Le son final étant mouillé dans *semoule* doit être écrit *semouille*, comme *rouille*, *quenouille*, *grenouille*, etc.

Come eccepcion à la règle générale, la double *ll* non mouillée devant l'*i* ne restera que dans neuf mots, non compris leurs dérivés, comançant par *ill* et formant une série qui se distingue par cela même et les rend faciles à reconnaître; ce sont : *illégal*, *illégitime*, *illétré*, *illicite*, *illuminé*, *illisible* (1), *illuminer*, *illusion*, *illustrer*. Dans ces mots-eccepcionels, *ill* ne prend pas le son *mouillé*. Ils rentrent dans la catégorie des mots dont il a été parlé p. 20, où la voix s'élève à leur comancement et nécessite l'emploi de la double consonne, qui se place entre la première et la seconde syllabe (2).

En ce qui concerne l'*l* simple finale, qui se mouille étant précédée de l'*i*, elle n'a le son mouillé que :

1° Dans les terminaizons *ail*, *eil* et *cuil*, et cela en règle générale, sans eccepcion. Il n'est donc pas nécessaire, d'acord avec le *Programe*, de toucher à l'ortografie de ces mots.

2° Mais pour *quelques* mots terminés en *il*, où le *Programe officiel* croit nécessaire d'*indiquer* grafiquement l'*l* mouillée, à cause de la diférance de leur prononciacion avec les autres homografes, il cite come exemples de l'*l* mouillé : *baril*, *péril*, *gril*, *babil*. Je ferai remarquer que, d'après l'Académie, l'*l* ne se fait plus entendre du tout dans le mot *baril*. Les mots de cette catégorie sont peu nombreux et leur prononciacion est variable et nulemant fixée. L'*l* finale ne se fait pas plus entendre dans *baril* que dans *chenil*, *coutil*, *fournil*, *fusil*, *nombril*, *outil*, *persil*, *sourcil*, où

(1) Quelques personnes prononcent et écrivent *inlisible*.

(2) On pourrait encore, pour ne pas déroger à la règle générale, placer un tréma sur l'*i* inicial dans ces neuf mots; quelques-uns pourraient même s'écrire avec une seule *l*. On fait sentir très-peu la double *ll* dans *illusion*.

il était mouillé auparavant ; il a même disparu dans l'écriture de *cabri*, *émeri*. Il n'est mouillé que dans les suivants : *avril*, *babil*, *gentil*, *grésil*, *gril*, *péril*, où il finira par ne plus se faire entendre, come dans les autres, ce qui est déjà accompli pour *gentil* et *gril*. D'ailleurs, quand bien même cela n'aurait pas lieu, n'est-il pas plus facile d'apprendre ces six exceptions que de bouleverser l'ortographe ?

Quant aux mots terminés en *il* sonore, on peut s'étonner à bon droit, surtout en ce qui concerne les adjectifs, tels que *civil*, *puéril*, *subtil*, *viril*, *volatil*, qu'ils ne s'écrivent pas au masculin avec *ile*, come *agile*, *fragile*, *fébrile*, *utile*, etc., qui dérivent, de même que les premiers, des adjectifs latins on *ilis*. En écrivant au masculin come au féminin *civile*, *puérile*, *subtile*, *virile*, *volatile*, on éviterait cette contradicción choquante, et on ferait cesser l'homographe avec les mots terminés en *il* où l'*il* final est ou mouillé ou muet. Rien n'empêcherait d'étendre cette régularisation aux substantifs terminés en *il*, tout en laissant aux poètes la liberté de supprimer l'*e* muet final, come on le fait pour *encore*, qu'on peut aussi écrire *encor*, de même qu'on écrit *avec* et *avecque*.

Il serait à désirer que la double *ll* ne représentât qu'un seul son, et qu'il en fût pour l'ortographe française come pour l'ortographe espagnole, où ce signe binaire se prononce *toujours* avec le son mouillé. Nous gagnerions ainsi un signe nouveau qui manque à notre alphabet. Mais actüèlément cette unification n'est pas possible, à cause d'une petite série de mots où la double *ll* se prononce distinctement come deux *l* simples, bien que l'usage tende à faire disparaître en général le redoublement des consones dans la prononciacion. En tout cas, en supprimant le second *l* dans les mots où un seul se fait entendre, come : *bale*, *balotage*, *dale*, *bèle*, *célule*, *nouvelè*,

chandèle, il chancèle, etc. (voyez ci-devant, p. 16), nous nous acheminons vers cette régularisation.

Voici les mots, non compris les dérivés, où la double *ll* se prononce come deux *l* simples, et où son maintien est par conséquent nécessaire :

Allécher, allègre, allégorie, allocation, allocution, allouer, allusion; — *belligérant, belliqueux*; — *calligraphie, callosité, collatéral, collation, collectif, collision, collocation, colloque, colloquer, collusion*; — *ellipse, elliptique*; — *fallacieux, folliculaire*; — *gallicisme*; — *hallucination, hellénisme*; — *malléable*; — *nullité*; — *pellicule, polluer*; — *solliciter, sollicitude*; — *vellété*.

Dans cette catégorie doivent être rangés les neuf mots suivants : *illégal, illégitime, illétre, illicite, illimité, illisible, illuminé, illusion, illustre*, dont nous avons parlé plus haut.

Le *Programme officiel* propose, avec juste raison, d'écrire *milion, bilion, miliard*, par une seule *l*. On ferait de même pour *milésime, milier, milimètre*, etc., le primitif étant *mil*. Mais immédiatement après le *Programme* se contredit en proposant, pour distinguer *billion*, terme d'arithmétique, de *billon*, monnaie de cuivre, d'écrire le premier *bilion* et le second *bilon*. Or, il suffit de supprimer une *l* dans le premier; quant au second, par son orthographe actuelle il rentre dans la règle générale sur la double *ll* mouillée.

En ce qui concerne l'adjectif numéral *mil*, dont nous avons deux formes : *mil* et *mille*, la seconde est complètement inutile; il convient donc de la supprimer. Pourquoi en effet deux orthographe pour le même mot? Si nous trouvons bon d'écrire *l'an mil huit cent*, pourquoi ne pas écrire de même *mil francs, mil compliments*? Outre la simplification logique, on y gagnerait aussi la suppression de l'homonimie avec le mot *mille*, mesure itinéraire, qu'on doit écrire *mile* conformément à la prononciation.

20. Remplacement du *Tl* doux par *CI*.

J'avais proposé, avec l'autorité de Port-Royal, Douchet et Beauzée, de substituer au *t*, lorsque dans des circonstances exceptionnelles il prend le son doux du *c*, un *t* avec cédille, ce que l'Académie avait été sur le point d'adopter, mais je crois que, conformément au *Programme officiel* des Comités suisses et belges, la lettre *c*, qui est l'une des lettres de notre alphabet, peut sans le moindre inconvénient remplacer le *t* cédille; et en effet, dans bien des mots il est employé au même usage. Ainsi l'Académie écrit *avaricieux*, *gracieux*, *licencieux*, *précieux*, *révérencieux*, *sentencieux*, *spacieux*, *vicieux*, tandis qu'elle conserve ce *t* sans aucun motif dans *ambitieux*, *captieux*, *factieux*, *prétentieux*, *superstitieux*. Elle écrit contradictoirement *concordanciel* et *confidentiel*, *négociation* et *initiation*, *circonstanciel* et *pestilentiel*; *différenciel* et *pénitentiel*; *chiromancie* et *démocratie*; *rabdomancie*, et *bureaucratie*; *négociant* et *patient*.

D'après ces exemples et conformément aux précédants de l'Académie, j'ai démontré, dans mes *Observations sur l'Orthographe*, § V, la nécessité de remplacer par notre *c* le *t* latin, lorsqu'en se transformant dans les mots français il prend le son de l's. Le Dictionnaire de Somaize écrivait *prétieux* (1); Mézeray, dans les cahiers préparatoires (pour le Dictionnaire de l'Académie), écrivait *vitieux* et *vitieuse*. Bossuet, dans ses remarques sur les cahiers préparatoires, écrit de même ces mots. Dans les manuscrits autographes de Bussy-Rabutin, je vois toujours écrit : il *licentia* l'armée, le *licentiment* des troupes. Il écrit *antienne maison*; Corrozet et autres écrivent de même *antien*, *antienne* (2).

(1) Mon Dictionnaire de Le Ver de 1420 écrit *précieusement*, *préciosité*.

(2) Pour démontrer les Dieux bien patients,
Punissant tard l'iniquité humaine,
Venantz sans bruit; certes les antiens
Les ont descriptz avec des bas de laine:

Dans tous ces mots et dans une foule d'autres, l'une des imprimeries les plus célèbres de France, celle de Jean de Tournes, au seizième siècle, a généralisé cet emploi, précédant en cela l'Académie française; voici ce que de Tournes dit à ce sujet :

« Mais touchant l'ortographe, lon ha tenu le meilleur moyen
« que lon ha peu, pour les varietez qui sont auioirdhui en la
« langue françoise entre les sauans, quant à résoudre si lon
« doit suiure la *derivacion* ou la *prononciacion* : mesme, par-
« tie par inauertence, partie pour suiure la naïue douceur de
« la *prononciacion* françoise, en quelques mots trouuerez
« quelquefois vne ou deux laissées, ce que vous plaira sup-
« porter et prendre le tout en meilleure part. A Dieu, amis lec-
« teurs, qui vous maintienne en sa sainte grâce (1). »

Cette ortographe se retrouve dans plusieurs ouvrages imprimés par Jean de Tournes (2). On y voit ainsi écrits les mots : *récréacion*, *proteccion*, *sinificacion*, *consommacion*, *Egyptien*, *condannacion*, *redemcion*, *créacion*, *imitacion*, *mencion*, *faccion*, *salutacion*, *résurreccion*, *contemplacion*, etc., etc.

L'Académie, qui a remplacé le *c* par l'*s* dans quelques mots, écrit (dans toutes les éditions de son Dictionnaire) *extension* par un *s*, tandis qu'elle écrit *prétention* par un *t*. Racine écrivait *prétension*.

C'est la prononciacion française et non pas l'étimologie latine qui doit nous guider et nous faire écrire come les Espagnols, *édicion*, *nacion*, etc., puisque nous prononçons ces mots come eux. Si les Italiens écrivent *edizione*, *nazione*, ils se conforment avec raison à leur prononciacion italienne.

(1) *Figures du Nouveau Testament*; Lyon, Ian de Tournes, 1536.

(2) Dans les *Quadrins historiques de la Bible*; Lyon, Ian de Tournes, 1536; — et dans les *Devises héroïques* de Claude Paradin; Lion, Ian de Tournes, 1537. — Un autre imprimeur à Lyon, Thibaut Ancelin, a suivi son exemple dans l'impression de *l'Arioste françois*, 1580, in-8.

Ils ont raison, mais est-ce une raison en France, du moins en orthographe, d'avoir raison pour n'être pas traité de déraisonnable (1)?

En dehors de ces vingt réformes, il en est quelques-unes que le *Programme officiel* introduit de fait, sans en parler dans son exposé des motifs. C'est ainsi qu'il écrit : *aujourd'hui, d'ailleurs*, l'un sans l'h, l'autre sans l's, ce que j'approuve complètement. Pour *aujourd'hui*, il n'y a aucune nécessité de le diviser en deux par une apostrophe et d'y laisser subsister la lettre h. Pour *d'ailleurs*, l's final est superflu, et même contraire à la prononciation, puisque c'est l'r et non l's qui se fait sentir dans les liaisons (2), et je serais même d'avis de supprimer l'apostrophe et d'en faire un seul mot, à l'exemple de l'adverbe *aujourd'hui*. L'agglutination de tous les adverbes composés comme *avant-hier, d'abord, du reste, du tout, sans cesse*, etc., serait logique et à désirer. Ces mots exprimant des idées simples ne devraient pas être décomposés dans l'écriture, et il serait temps de faire pour eux ce qu'on a fait pour les autres adverbes du même genre, comme : *dorénavant*, composé de *de-ores-en-avant* ou *d'ores-en-avant*; ensuite de

(1) Parmi toutes les irrégularités que j'ai signalées dans mes *Observations sur l'orthographe française*, j'en ajouterai une que me signale, à l'instant où j'écris ces lignes, un membre de l'Institut, dont l'aïeul, membre de l'Académie française, a plaidé énergiquement la cause de la simplification de l'orthographe (voy. p. 276 à 283 de mes *Observations*). Ayant eu occasion de chercher au dictionnaire le mot *lombago*, conformément à la prononciation et à son analogie avec le mot *lombe*, là où il devait se trouver, il dut recourir à l'étimologie latine pour chercher à *lumbago* le mot que nous prononçons *lombago*. Ainsi, avant d'apprendre à lire, il faut savoir le latin et même le grec; passe encore pour les gens du monde, mais les paysans, mais les gens de nos campagnes auxquels on veut et on doit apprendre à lire! Est-ce possible?

(2) Puisque l'usage a fait disparaître dans la prononciation l's du mot *ailleurs*, l'Académie doit constater cet usage dans l'orthographe de ce mot.

en-suite ; enfin, de *en-fin* ; *davantage*, qu'on écrivait *d'avantage* come on écrit maintenant *d'ailleurs*. Lorsqu'on fait deux mots de l'adverbe *du tout*, quel travail pour l'esprit de découvrir le sens de cet adverbe en analisant le sens de *du tout* ! Bien plus, les adverbes ou locucions adverbiales écrites séparément ofrent un sens non pas même diférant, mais quelquefois *opposé*. *Sans doute*, écrit séparément, ofre un sens abso-lument négatif ; mais, écrit d'une seule pièce, son sens devient dubitatif : c'est donc *un mot*, qui même devrait être écrit *sandoute*, come on écrit *soucoupe*, *plafond*, *sourire*, *supres-sion*, etc.

Comprendrait-on le sens de l'adverbe *beaucoup* si les mots qui le composent étaient séparés ?

Le *Programme officiel* écrit, p. 4, l. 12, *Élémans fondaman-taux*.

Je ne saurais approuver la suppression du *t* final dans le plu-riel des mots terminés en *ant* au singulier, come *enfant*, etc.

L'Académie, dans sa sixième édition de 1835, ne craignant pas de se déjuger elle-même, est revenue sur cette supres-sion du *t*, suppression qu'elle avait introduite dans sa qua-trième édition de 1762. Elle a donc rétabli au pluriel l'orto-grafie du singulier dans les mots terminés par un *t*, avec l'ad-dicion de l'*s* final. Elle écrivit, come elle l'avait fait dans ses précédantes éditions, *éléments*, *monuments* et non *élémens*, *monumens*.

Les raisons qui firent adopter ce principe furent longue-mant discutées, dans une conférence préliminaire, entre M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, mon oncle Pierre Didot et mon père. En éfet, en écrivant *élémans*, *monumans*, on doit suposer que le singulier se ter-mine en *man* : *éléman*, *monuman*, *aman*, et de même que les mots terminés en *an* forment leur féminin en ajoutant un *e* : *paysan*, *paysane* ; *courtisan*, *courtisane* ; on serait tenté

de croire qu'il devrait en être de même pour *savan*, *prudan*, *méchan*, *confidan*, *imprudan*, *élégan*, *impatian*, *mandian*, etc., du moment où leurs pluriels s'écriraient *savans*, *men-dians*, etc. En outre, les dérivés *élémentaire*, *monumantal*, *impacianter*, etc., n'auraient plus leur raison d'être.

Le *Programe officiel* écrit, p. 27, l. 2, *Restreindre*. Je ne blâme pas d'avoir maintenu *ein* dans l'ortographe de ce mot; mais pourquoi contrarier ici et inutilement l'étimologie et écrire par *ein* ce qui devrait l'être par *in*? Je m'étonne donc que les anciens partisans de l'étimologie aient négligé d'écrire, conformément au latin : *restrindre*, RESTRINGERE, on écrit *restriction*; *cindre*, *cinture*, CINGERE (puisque'on écrit *cintre*, *cintrer*); *contrindre*, CONSTRINGERE (1); *atindre*, ATTINGERE; *findre*, FINGERE; *tindre*, TINGERE; et aussi *pindre*, PINGERE; *pintre*, *pinture*, PICTOR (2), PICTURA.

L'Institut genevois ajoute encore les simplifications suivantes aux propositions du *Programe officiel* :

1° Adoption de toutes les rectifications demandées par B. Pautex, dans son livre intitulé : *Errata du dictionnaire de l'Académie française* (2^e édition, 1862).

2° Emploi plus fréquent de l'accent grave ou aigu pour distinguer les hétérophones, come *fièr* et *lier*, *Jupitèr* et *dépiter*, *il deviènt* et *ils dévient*.

3° Emploi du tréma pour distinguer l'*u* muet, come *ubi-*

(1) L'Académie écrit à tort *contraindre*, *contrainte*, par un *a*; pourquoi cette exception? elle écrit *ateindre*, *ateinte*, etc.

(2) Anciennement, et come on le voit dans le privilège accordé à Jean Cousin et ailleurs, il est ainsi désigné : « *maître pinctre*. »

quité et *équité*, etc., et de l'acçant grave lorsque l'*u* doit se prononcer *ou*, come *équacion*, *équateur*, etc.

4° Adopcion du tréma sur l'*i* pour distinguer les dissilabes des diftongues : *nïable* et *diable*, *piëux* et *pieux*, *gracië* et *pitië*.

5° Notacion, come en espagnol, de l'exclamation et de l'interrogacion aux deux bouts de la frase et non pas seulement à la fin. Quand la frase par sa longueur ne permet pas au lecteur de deviner l'intonacion qu'il doit lui donner en la comançant, cette distincion est nécessaire.

On ne saurait qu'applaudir à ces perfeccionemants, qui ne modifient même pas la figure des mots.

Vous voyez, monsieur, combien il est difficile et presque impossible de régulariser complètement un système orthographique sans apporter un trop grand trouble aux habitudes. Arrêtons-nous à ce que je crois possible, et c'est ce que je soumets à votre sagacité et à la prudence des comités.

En voyant les amélioracions introduites postérieurement au système orthographique dont le secrétaire perpétuel de l'Académie Duclos nous a donné le modèle et l'exemple dans les ouvrages qu'il n'a pas craint de publier conformément à son système, on ne doit point désespérer de l'avenir. D'importantes modifications, qu'il n'a pas osé introduire, ont été enfin admises par l'Académie, sous le patronage il est vrai de Voltaire, et accueillies avec reconnaissance par le public. Ce fâcheux emploi de l'*o* au lieu de l'*a*, si contraire à la prononciacion et que cependant Duclos n'avait osé réformer, nous paraîtrait aujourd'hui une anomalie bien singulière et l'on s'étonne de ne l'avoir pas vu cesser plus tôt. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour d'autres amélioracions demandées par Voltaire, telles que le remplacement du *ph* par l'*f* et tant d'autres dont il nous donne l'exemple dans sa correspondance et dont on trouve de nombreux similaires dans les autographes de Bossuet,

de La Bruyère, de La Fontaine et de tant d'autres principaux auteurs ?

La comparaizon des changemants que notre ortographe a subis et qui sont constatés dans les éditions successives du Dictionnaire de l'Académie, prouve que les amélioracions demandées n'ont rien de contraire aux précédants de l'Académie : je me bornerai à cet exemple :

N° 1. — *Première édition de l'ACADÉMIE (1694).*

On ne sçAUROIT trop DESPLORER que l'Académie FRANÇOISE qui ESTOIT MAISTRESSE D'ESCRIRE les mots de NOSTRE langue sans s'ES-CARTER, comme il LUY a PLEU de le faire, de l'orthographe nationale, telle qu'elle se MONSTRE dans nos vieux dictionnaires, nos anciens manuscrits et MESME nos anciens AUTHEURS, poètes et prosateurs des xv^e et xvi^e siècles, ait CREU devoir partager cet injuste DESDAIN et n'ait pas SCEU résister aux prétentions des SÇAVANTS qui ont voulu REVESTIR NOSTRE langue FRANÇOISE à la romaine et à la grecque. Par ce système, j'OSEROIS dire cette FOIBLESSE, se sont considérablement ACCREÛES les difficultés dont se plaignent les ESTRANGERS; elles DESGOUSTENT les PAÏSANS qu'elles DESTOURNENT de l'ESTUDE et ESLOIGNENT les enfants des ESCOLES.

N° 2. — *Cinquième édition de l'ACADÉMIE (1835).*

On ne saurait trop *déplorer* que l'Académie française qui *était maîtresse d'écrire* les mots de *notre* langue sans *s'écarter*, comme il *lui a plu* de le faire, de l'orthographe nationale, telle qu'elle se *montre* dans nos vieux dictionnaires, nos anciens manuscrits et *même* nos anciens *auteurs*, poètes et prosateurs des xv^e et xvi^e siècles, ait *cru* devoir partager cet injuste *dédain* et n'ait pas *su* résister aux prétentions des *savants* qui ont voulu *revêtir notre langue française* à la romaine et à la grecque. Par ce système, *j'oserais* dire cette *faiblesse*, se sont considérablement *accrues* les difficultés dont se plaignent les *étrangers*; elles *dégoûtent* les *paysans* qu'elles *détournent* de *l'étude* et *éloignent* les enfants des *écoles*.

N° 3. — *Proposition en projet.*

On ne saurait trop déplorer que l'Académie française qui était maîtresse d'écrire les mots de notre langue sans s'écarter, *come* il lui a plu de le faire, de l'*ortografie nacionale*, telle qu'elle se montre dans nos vieux *diccionaires*, nos anciens manuscrits et même nos anciens auteurs, *poètes* et prosateurs des xv^e et xvi^e siècles, ait cru devoir partager cet injuste dédain et n'ait pas su résister aux *prétancions* des savants qui ont voulu revêtir notre langue française à la romainè et à la grecque. Par ce *sistème*, j'oserais dire cette faiblesse, se sont *considérablement acruës* les *difficultés* dont se plaignent les étrangers ; elles dégoûtent les paysans qu'elles détournent de l'étude et éloignent les enfants des écoles.

Ainsi, sur ces cent vingt mots écrits conformément à l'ortografie de la première édition du Dictionnaire de l'Académie, en 1694, *vingt-huit mots* ont été modifiés par l'Académie elle-même, et *vingt-quatre lettres* ont été supprimées. C'est ce que constate le même texte écrit d'après l'ortografie de la cinquième et dernière édition de son Dictionnaire en 1835.

Le nouveau projet se borne comparativement au texte de cette cinquième et dernière édition à la modification de *dix mots* et à la suppression de *cinq lettres*.

Cette comparaizon prouve qu'on ne saurait accuser le projet de trop de témérité.

L'Académie, après avoir ainsi modifié dans les éditions successives de son dictionnaire notre ortografie pour la rapprocher de la simplicité des autres langues néolatines, atindra donc dès qu'elle le voudra le but auquel tous les bons esprits aspirent et qui serait si favorable à l'instruction et à la propagacion de la langue française.

On ne saurait croire combien sont naturelles les modifications apportées à l'ortografie dont j'ose offrir un spécimen dans cet écrit. J'en juge par l'exemple des ouvriers compositeurs qui s'y habituent facilement au point qu'il leur devient

difficile de ne pas s'y conformer dans les autres ouvrages qu'ils composent.

Faisons donc des vœux pour que tant d'efforts ne restent pas stériles. C'est à la Suisse, c'est à la Belgique de rompre les entraves de l'habitude. Sur ce terrain vous avez toute liberté ; imitez donc l'exemple de la Hollande au dix-septième siècle ; tôt ou tard, plus ou moins, la France, qui vous en saura gré, vous imitera ; car enfin la raison, et je dirai plus, la nécessité nous y obligent ; c'est remplir un devoir que de simplifier et régulariser l'orthographe de la langue française.

Je finirai cette lettre en répétant encore une fois avec François de Neufchâteau :

« Jamais on n'apprendra à lire aux enfants des pauvres, surtout dans les campagnes, s'il faut consacrer des années entières à cette seule partie de l'instruction. »

Pour satisfaire au désir que vous m'avez manifesté, Monsieur le Président, je crains d'avoir dépassé les limites auxquelles les esprits sages, mais prudents ou timorés, auraient voulu qu'on se bornât ; mais les moindres changemens entraînent des conséquences auxquelles on ne saurait se soustraire à moins d'exceptions qui auraient encore plus d'inconvénients. La confiance dont on a bien voulu m'honorer m'obligeait de redoubler d'efforts, heureux si, une fois engagé dans ce labyrinthe, j'ai pu quelquefois rencontrer le fil pour en sortir, après bien des tentatives.

Veuillez donc m'excuser auprès de vos honorables collègues du retard apporté à répondre de mon mieux à des questions aussi difficiles, et je dirai mieux, impossibles à résoudre à la satisfaction générale, et, en me rappelant à leur bienveillant souvenir, agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

AMBROISE FIRMIN-DIDOT.

15 mars 1872.

ARTICLE DE M. DE SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSÉRÉ AU *MONITEUR OFFICIEL* DU 2 MARS 1868 (1)

AU SUJET DES

OBSERVATIONS

SUR

L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

PAR M. AMBROISE FIRMIN DIDOT

(1^{re} ÉDITION)

Il se fait en ce moment à l'Académie française une tentative de révolution contre laquelle la majorité de la Compagnie résiste encore; mais il est à croire qu'elle cédera : tranquillisez-vous, c'est une révolution à propos du Dictionnaire. Il y a Dictionnaire et Dictionnaire. Il ne s'agit pas ici du nouveau Dictionnaire de l'Académie, du Dictionnaire *historique*, dont M. John Lemoine se raillait agréablement l'autre jour, et qui, en dépit des épigrammes, se poursuit avec une sage et patiente lenteur : il s'agit du Dictionnaire *de l'usage*, tant de fois publié, perfectionné, et dont l'Académie a décidé qu'elle allait donner une nouvelle édition, la sixième, qui ne mettrait guère plus de trois années à paraître. En ma qualité d'ancien novateur et révolutionnaire romantique qui est de temps en temps repris d'une velléité de mouvement, j'ai regretté dans ces derniers mois de ne pouvoir aller soutenir à l'Académie la cause de l'innovation; mais elle est soutenue bien mieux que par moi par le respectable et docte M. Didot, l'imprimeur en titre de l'Institut. Ceux qui ne le connaissent que par ses savantes éditions des auteurs anciens, par ses belles éditions des classiques modernes, par les bijoux d'éditions d'Horace ou

(1) Reproduit dans les *Nouveaux Lundis*, tome XI, p. 203 et suivantes, en 1869.

d'Anacréon, par sa traduction de Thucydide qu'il reprend et revoit à soixante-quinze ans avec la vigilance et les scrupules d'un helléniste consommé, ne s'imagineraient point aisément à quel point il est hardi, avancé, presque téméraire, pour les réformes qu'il propose d'introduire dans l'orthographe : et en cela cependant il n'est que logique et conséquent.

Notre langue française vient en très-grande partie du latin. C'est un fait reconnu et que les philologues et critiques qui se sont occupés de l'histoire de la langue et qui ont étudié la naissance de la romane, d'où la nôtre est dérivée, ont mis de plus en plus en lumière. L'un de ces derniers historiens, et qui s'est dirigé d'après la méthode et par les conseils des vrais maîtres, M. Auguste Brachet, a parfaitement exposé (1) cette formation de notre idiome. Mais ce n'est pas du latin savant, du latin cicéronien, c'est du latin vulgaire parlé par le peuple et graduellement altéré, que sont sortis, après des siècles de tâtonnement, les différents dialectes provinciaux dont était celui de l'Ile-de-France, lequel a fini par se subordonner et par supplanter les autres ; lui seul est devenu la langue, les autres sont restés ou redevenus des patois (2). Quand je dis que cette langue romane des XI^e et XII^e siècles est sortie du latin vulgaire et populaire graduellement *altéré*, j'ai peur de me faire des querelles ; car, d'après les modernes historiens philologues, les transformations du latin vulgaire ne seraient point, à proprement parler, des altérations : ce seraient plutôt des développements, des métamorphoses, des états successifs soumis à des lois naturelles, et qui devinrent décidément progressifs à partir d'un certain moment : il en naquit comme par voie de végétation, vers le x^e siècle, une langue heureuse, assez riche déjà, bien formée, toute une flore vivante que ceux qui l'ont vue poindre, éclore et s'épanouir, sont presque tentés de préférer à la langue plus savante et plus forte, mais plus compli-

(1) *Grammaire historique de la langue française*, par M. Auguste Brachet ; 4 vol. in-18, à la librairie Hetzel, 18, rue Jacob.

(2) Je dois pourtant faire observer, afin de mitiger ce que ces assertions paraîtraient à quelques-uns renfermer de trop absolu, que M. Brachet excepte et laisse en dehors de cette génération du latin vulgaire un sixième environ des mots français, dont l'étymologie lui échappe et peut avoir d'autres origines. Les défenseurs des vieilles racines celtiques et indigènes peuvent garder un restant d'espoir de ce côté.

quée et moins naïve, des âges suivants. Je n'ai point à entrer dans cette discussion, ni à chicaner sur cette préférence ; ce que je voulais seulement remarquer, c'est que sous cette première forme lentement progressive et naturelle tous les mots qui viennent du latin et par le latin du grec ont été adoucis, préparés, mûris et fondus, façonnés à nos gosiers, par des siècles entiers de prononciation et d'usage : ils sont le contraire de ce qui est calqué et copié artificiellement, directement. Ils n'ont pas été transportés d'un jour à l'autre et faits de toute pièce, tout roides et tout neufs, d'après une langue savante et morte, que l'on ne comprend que par les yeux, et plus du tout par l'oreille. A ce vieux fonds de la langue française il y a peu à réformer pour l'orthographe. Les mots en ayant été prononcés et parlés par le peuple, des siècles durant, avant d'être notés et écrits, toutes ou presque toutes les lettres inutiles ont eu tout le temps de tomber et de disparaître. Quand ils ont été écrits pour la première fois, ils ne l'ont pas été par des savants. L'usage a donc amené et produit par ce vieux fonds domestique la forme qui, ce semble, est définitive. La difficulté est surtout pour les mots savants et d'origine plus récente, importés à partir du xvi^e siècle, depuis l'époque de la Renaissance, et la plupart tirés du grec avec grand renfort de lettres doubles et de syllabes hérissées. Ces mêmes historiens de la langue, et qui l'admirent surtout aux xii^e et xiii^e siècles, dans sa première fleur de jeunesse et sa simplicité, sont portés à proscrire, à juger sévèrement toute l'œuvre de la Renaissance, comme si elle n'était pas légitime à son moment, et comme si elle ne formait pas, elle aussi, un des âges, une des saisons de la langue. M. Auguste Brachet, qui n'est nullement favorable aux néologismes du xvi^e siècle, déclare en même temps absurde la tentative qui consisterait aujourd'hui à réduire et à simplifier, en les écrivant, bon nombre des doctes mots introduits alors. « Puisque l'orthographe du mot, dit-il, résulte de son étymologie, la changer, ce serait lui enlever ses titres de noblesse. » Telle cependant n'a pas été et n'est point l'opinion de beaucoup d'hommes instruits et d'esprits philosophiques depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours.

Sans doute l'introduction de la plupart de ces mots s'étant faite par les savants et d'autorité, pour ainsi dire, non insensiblement et par le peuple, ce ne saurait être à la manière du peuple et, comme cela s'est passé pour le premier fonds ancien de mots latins, par une usure lente et continuelle, que la simplification

devra s'opérer. Mais la même autorité qui a importé les mots et vocables scientifiques peut intervenir pour les modifier. Ainsi rien n'oblige d'user perpétuellement de cette orthographe grecque si repoussante dans les mots *rhythme*, *phthisie*, *catarrhe*, etc. ; et il y a longtemps que Ronsard et son école, tout érudits qu'ils étaient, avaient désiré affranchir et alléger l'écriture courante de cet « insupportable entassement de lettres ». Ils n'y étaient point parvenus.

L'histoire des tentatives faites depuis le xvi^e siècle pour la simplification de l'orthographe nous est présentée fort au complet par M. Didot en son intéressant écrit, et il en ressort que pour réussir à obtenir quelque chose en telle matière et pour triompher de l'habitude ou de la routine, même lorsque celle-ci est gênante et fatigante, il ne faut pas trop demander, ni demander tout à la fois.

Joachim Du Bellay le savait bien, lui qui dans son *Illustration et Défense de la Langue*, où il proposait en 1549 tant d'innovations littéraires, n'a pas voulu les compliquer de l'emploi de l'orthographe nouvelle de Louis Meigret qu'il approuvait en principe, mais qu'il savait trop dure à accepter des récalcitrants.

Ces projets de réforme radicale dans l'orthographe, mis en avant par Meigret et par Ramus, ont échoué ; Ronsard lui-même recula devant l'emploi de cette écriture en tout conforme à la prononciation : il se contenta en quelques cas d'adoucir les aspérités, d'émonder quelques superfétations, d'enlever ou, comme il disait, de *racler l'y grec* : il avait d'ailleurs ce principe excellent que « lorsque tels mots grecs auront assez longtemps demeuré en France, il convient de les recevoir en notre *mesnie* et de les marquer de l'*i* français, pour montrer qu'ils sont nôtres et non plus inconnus et étrangers. » — Et pour le dire en passant, cette règle est celle qui se pratique encore et qui devrait prévaloir pour tout mot ou toute expression d'origine étrangère. Ainsi pour *a-parle* : un *a-parte*, des *a-parte* ; on l'écrivait d'abord en deux mots, et le pluriel ne prenait pas d'*s* ; mais, l'expression ayant fait assez longtemps quarantaine et ayant mérité la naturalisation, on en a soudé les deux parties, on en a fait un seul mot qui se comporte comme tout autre substantif de la langue, et l'on écrit : un *aparté*, des *apartés*. — C'est ainsi encore qu'il est venu un moment où les *quanquam* sont devenus les *cancans*. Mais les *errata*, bien que si fort en usage et qui devraient être acclimatés,

ce semble, n'ont pu encore devenir des erratas, comme on dit des opéras (1).

Corneille, après Ronsard, apporte à son tour son autorité en cette question de la réforme de l'orthographe. Dans l'édition qu'il donna en 1664 de son *Théâtre* revu et corrigé, il mit en tête un Avertissement où il exposait ses raisons à l'appui de certaines innovations qu'il avait cru devoir hasarder, afin surtout, disait-il, de faciliter la prononciation de notre langue aux étrangers. Ces idées et vues de Corneille, excellentes en principe, me paraissent avoir été un peu compliquées et confuses dans l'exécution. Le grand poète n'était pas un esprit pratique (2).

Ce qui est certain, c'est qu'une extrême irrégularité orthographique, une véritable anarchie s'était introduite dans les imprimeries pour les textes d'auteurs français au XVII^e siècle : il était temps que le Dictionnaire de l'Académie, si longtemps promis et attendu, vînt y mettre ordre.

Dans la préparation de ce premier Dictionnaire, et dans les cahiers qui en ont été conservés, on a les idées de Bossuet qui sont fort sages et fort saines. Il est, pour une réforme modérée. Il est d'avis de ne pas s'arrêter sans doute à l'orthographe *impertinente* de Ramus, mais aussi de ne pas s'asservir à l'ancienne orthographe « qui s'attache superstitieusement à toutes les lettres tirées des langues dont la nôtre a pris ses mots » ; il propose un juste milieu : ne pas revenir à cette ancienne orthographe surchargée de lettres qui ne se prononcent pas, mais suivre l'usage constant et retenir les restes de l'origine et les vestiges de l'antiquité autant que l'usage le permettra.

(1) Chose bizarre ! *errata* employé au singulier est devenu un mot français puisqu'on dit un errata ; et au pluriel il est resté un mot étranger et latin, puisqu'il ne prend pas d's et qu'on écrit des *errata* et non des *erratas*. C'est à des irrégularités de ce genre que les décisions de l'Académie peuvent porter remède.

(2) L'excellent biographe de Corneille, M. Taschereau, tout en voulant bien m'approuver, m'écrivit : « Une seule réserve en faveur de Pierre Corneille. Il a été plus pratique que vous ne le dites. Il serait bien bon, pour guider le lecteur dans la prononciation, d'adopter ses deux espèces de lettre s sous les deux formes qu'il propose, l'une sonnante et l'autre grave. Il n'y a que ce moyen d'indiquer, par exemple, qu'on doit prononcer différemment deux mots souvent identiques, comme dans cette phrase : « Le vent est à l'est. »

Le premier Dictionnaire de l'Académie, qui parut en 1694, ne se contient point tout à fait, à ce qu'il semble, dans les termes où l'aurait voulu Bossuet, et l'autorité de Regnier des Marais, qui accordait beaucoup à l'archaïsme, l'emporta.

Ce ne fut qu'à la troisième édition de son Dictionnaire, celle qui parut en 1740, que l'Académie se fit décidément moderne et accomplit des réformes décisives dans l'orthographe. Il y avait eu Fontenelle et La Motte, avec leur influence, dans l'intervalle. Si l'on compare cette troisième édition à la première, elle offre, nous dit M. Didot, qui y a regardé de près, des modifications orthographiques dans cinq mille mots, c'est-à-dire dans le quart au moins du vocabulaire entier. Il se fit un grand abatis de superfluités de tout genre : « des milliers de lettres parasites disparurent. » C'est à cette troisième édition, où pénétra l'esprit du XVIII^e siècle, qu'on dut de ne plus écrire *accroistre*, *advocat*, *albatre*, *apostre*, *bienfaicteur*, *abysme*, *laict*, *allaicter*, *neufvaine*, etc.; toutes ces formes surannées et gothiques firent place à une orthographe plus svelte et dégagée. L'abbé d'Olivet eut la principale part dans ce travail ; il fut en réalité le secrétaire et la plume de l'Académie ; elle avait fini, de guerre lasse, par lui donner pleins pouvoirs ; il s'en explique lui-même dans une lettre au président Boubier, du 1^{er} janvier 1736, et l'on est initié par lui aux coulisses du Dictionnaire. Et où n'y a-t-il pas de coulisses, je vous en prie ?

« A propos de l'Académie, écrivait-il à son confrère le président, il y a six mois qu'on délibère sur l'orthographe, car la volonté de la Compagnie est de renoncer, dans la nouvelle édition de son Dictionnaire, à l'orthographe suivie dans les éditions précédentes, la première et la deuxième ; mais le moyen de parvenir à quelque espèce d'uniformité ? Nos délibérations, depuis six mois, n'ont servi qu'à faire voir qu'il était impossible que rien de systématique partît d'une Compagnie. Enfin, comme il est temps de se mettre à imprimer, l'Académie se déterminait à me nommer seul *plénipotentiaire* à cet égard. Je n'aime point cette besogne, mais il faut bien s'y résoudre, car, sans cela, nous aurions vu arriver non pas les calendes de janvier 1736, mais celles de 1836, avant que la Compagnie eût pu se trouver d'accord. »

Au moment de mettre sous presse, on fut encore arrêté quelque temps, du fait de l'imprimeur :

« Coignard, écrivait l'abbé d'Olivet (8 avril 1736), a depuis six se-

maines la lettre A, mais ce qui fait qu'il n'a pas encore commencé à imprimer, c'est qu'il n'avait pas pris la précaution de faire fondre des E accentués, et il en faudra beaucoup parce qu'en beaucoup de mots nous avons supprimé les S de l'ancienne orthographe, comme dans *despescher, teste, masle*, que nous allons écrire *dépêcher, tête, môle*, etc. »

Le xvi^e siècle avait été hardi; le xvii^e était redevenu timide et soumis en bien des choses; le xviii^e reprit la hardiesse, et l'orthographe, comme tout le reste, s'en ressentit : elle perdit ou rabattit quelque peu, dès l'abord, de l'ample perruque dont on l'avait affublée. L'abbé de Saint-Pierre, qui fut le premier à réagir contre la mémoire de Louis XIV, faisait imprimer ses écrits dans une orthographe simplifiée qui lui était propre; mais le bon abbé tenait trop peu de compte, en tout, de la tradition, et on ne le suivit pas. D'autres esprits plus précis et plus fermes étaient écoutés : Dumarsais, Duclos, — n'oublions pas un de leurs prédécesseurs, le Père Buffier, un jésuite doué de l'esprit philosophique, — l'abbé Girard, — mais Voltaire surtout, Voltaire, le grand simplificateur, qui allait en tout au plus pressé, et qui, en matière d'orthographe, sut se borner à ne demander qu'une réforme sur un point essentiel, une seule : en la réclamant sans cesse et en prêchant d'exemple, il finit par l'obtenir et par l'imposer.

Cette réforme, toutefois, qui consistait à substituer l'a à l'o dans tous les mots où l'o se prononçait a, ne passa point tout d'une voix de son vivant : elle n'était point admise encore dans la quatrième édition du Dictionnaire de l'Académie qui parut en 1762. Tout au plus y avait-on écrit *connaissance, connaître, ivraie*, jusqu'alors écrits par o. Mais ce ne fut que dans la cinquième édition, publiée de nos jours, en 1835, que l'innovation importante, déjà admise par la généralité des auteurs modernes, trouva grâce aux yeux de l'Académie, et que la réforme prêchée par Voltaire fut consacrée.

Il y eut des protestations individuelles remarquables. Charles Nodier, par inimitié contre Voltaire d'abord, par l'effet d'un retour ultraromantique vers le passé, par plusieurs raisons ou fantaisies rétrospectives, continua de maintenir et de pratiquer l'o. Lamennais aussi, radical sur tant de points, était rétrograde et réactionnaire sur l'o : il affectait de le maintenir. Chateaubriand de même; c'était un coin de cocarde, un lien de plus avec le passé.

Au reste, notre XIX^e siècle a présenté sur cette question de l'orthographe, et comme dans un miroir abrégé, le spectacle des dispositions diverses qui l'ont animé en d'autres matières plus sérieuses : il a eu des exemples d'audace et de radicalisme absolu, témoin M. Marle ; une opposition ou résistance soi-disant traditionnelle, témoin Nodier et son école ; un éclectisme progressif, éclairé et assez large, témoin le Dictionnaire de l'Académie de 1835 ; mais, depuis lors, il faut le dire, le siècle ne paraît point s'être enhardi : il y aura de l'effort à faire pour introduire dans l'édition qui se prépare toutes les modifications réclamées par la raison, et qui fassent de cette publication nouvelle une date et une étape de la langue. C'est à quoi cependant il faut viser.

Ne nous le dissimulons pas : il s'est fait depuis quelques années, et pour bien des causes, une sorte d'intimidation générale de l'esprit humain sur toute la ligne. La réforme de l'orthographe elle-même y est comprise et s'en ressent ; on est tenté de s'en effrayer, de reculer à cette seule idée comme devant une périlleuse audace. Tout le terrain gagné en théorie depuis Port-Royal jusqu'à Daunou semble perdu. Nous avons à prendre sur nous pour redevenir aussi osés en matière de mots et de syllabes que l'était l'abbé d'Olivet.

On objecte toujours l'usage ; mais il y a une distinction à faire, et que Dumarsais, dès le principe, a établie : c'est la prononciation qui est un *usage*, mais l'écriture est un *art*, et tout art est de nature à se perfectionner. « L'écriture, a dit Voltaire, est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est. » Il importe sans doute, parmi tous les changements et les retouches que réclamerait la raison, de savoir se borner et choisir, afin de ne point introduire d'un seul coup trop de différences entre les textes déjà imprimés et ceux qu'on réimprimerait à nouveau ; il faut les réformer, non les travestir. J'ai sous les yeux les deux premiers livres du *Télémaque*, un texte classique, imprimé selon les modifications que M. Didot propose à l'Académie. On peut différer d'avis sur tel ou tel point ; mais mon œil n'est nullement choqué de l'ensemble. Il y a, d'ailleurs, quantité de corrections à introduire dans le nouveau Dictionnaire et qui ne sauraient faire doute un moment. Pourquoi, dans le verbe *asseoir*, l'Académie ne met-elle l'*e* qu'à l'infinitif, et pourquoi, dans le verbe *surseoir*, met-elle l'*e* à l'infinitif et de plus au futur et au condi-

tionnel ? Pourquoi écrit-elle *abattement*, *abattoir*, avec deux *t*, et *abatis* avec un seul ? — Pourquoi *charrette*, *charretier*, avec deux *r*, et *chariot* avec une seule ? — Pourquoi *courrier* encore avec deux *r*, et *coureur* avec une seule ? — Pourquoi *banderole* avec une seule *l*, et *barcarolle* avec deux ? — Pourquoi *douceâtre* et non *douçâtre*, comme si l'on n'avait pas le *c* avec cédille, etc., etc. (1) ? Le Dictionnaire écrit *ostrogot* : pourquoi alors écrire *gothique* ? Ce sont là des inconséquences ou des distractions qu'il suffit de signaler et qui sont à réparer sans aucun doute.

L'introduction de l'*f* au lieu de *ph* dans quelques mots compliqués est plus capable de faire question. Il est bien vrai qu'autrefois, dans sa première édition, l'Académie avait écrit *phantôme*, *phantastique*, *phrénésie*, et que depuis elle a osé écrire *fantôme*, *fantastique*, *frénésie*, etc. Osera-t-elle bien maintenant appliquer la même réforme à d'autres mots et faire une économie de tous ces *h* peu commodes et peu élégants, écrire *ninfes*, *flisie*, *distongues*... ? Je vois d'ici l'étonnement sur les visages. Et l'étymologie ? va-t-on s'écrier. Mais cette étymologie, on s'en est bien écarté dans les exemples cités tout à l'heure. Et puis cette raison qu'il faut garder aux mots tout leur appareil afin de maintenir leur étymologie est parfaitement vaine ; car, pour une lettre de plus ou de moins, les ignorants ne sauront pas mieux reconnaître l'origine du mot, et les hommes instruits la reconnaîtront toujours. Ce sont là toutefois des questions de tact et de convenance où il importe d'avoir raison avec sobriété.

Je ne puis tout dire et je ne prétends en ce moment que signaler l'estimable et utile travail, depuis longtemps réclamé, que l'Académie vient d'entreprendre, en l'exhortant (sous la réserve du goût) à oser le plus possible ; car ses décisions, qui seront suivies et feront loi, peuvent abréger bien des difficultés, et, notre génération récalcitrante une fois disparue, les jeunes générations nouvelles n'auront qu'à en profiter couramment.

Une innovation toute typographique que M. Didot propose et qui est aussi ingénieuse que simple, c'est que de même qu'on met une cédille sous le *c* pour avertir quand il doit se prononcer avec

(1) Il y a un fort bon écrit d'un grammairien estimable, feu M. Pautex, *Errata du Dictionnaire de l'Académie* (1862). Ce travail, fait sans aucune malveillance, est un des instruments les plus utiles à avoir sous la main pour l'édition nouvelle.

douceur, on en mette une aussi sous le *t* dans les cas où il est doux et où il doit se prononcer comme le *c* : *nation*, *patience*, *plénipotentiaire*, etc. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir d'objection contre cette heureuse idée toute pratique et qui parle aux yeux.

Je ne fais que poser des questions sans prétendre le moins du monde les résoudre. Il y aura de quoi occuper, on le voit, et passionner innocemment bien des séances de l'Académie. Car, selon la remarque de l'abbé de Choisy, ces disputes sur la langue et l'orthographe ne finissent point ; et il ajoute « qu'elles n'ont jamais converti personne ». Ici pourtant il convient qu'elles aboutissent et que l'on conclue : la moindre partie des réformes proposées sera déjà un progrès, si on l'accepte.

M. Didot, pour revenir à lui, le sait bien : il demande le plus pour obtenir le moins. Sans doute il a raison et mille fois raison ; mais depuis quand a-t-il suffi dans les choses humaines, et même dans les choses littéraires, d'avoir cent mille fois raison ? C'est déjà beaucoup si l'on ne vous donne pas tout à fait tort. Il en est de l'orthographe comme de la société : on ne la réformera jamais entièrement ; on peut du moins la rendre moins vicieuse. Parmi les regrets de M. Didot et dont il faut qu'il fasse son deuil, l'un des plus vifs est sur ce mot même d'*orthographe* : en effet il n'y eut jamais de mot plus mal formé. Il fallait dire *orthographie*, comme on dit *philosophie*, *biographie*, *télégraphie*, *photographie*, etc. Que dirait-on si le nomenclateur de ces derniers arts avait imaginé de les intituler la *photographe*, la *télégraphe* ? Mais commettre cette ânerie pour le mot même qui répond juste à bien écrire, convenez que c'est jouer de malheur. L'ironie est piquante. Qu'y faire ? Tous les décrets académiques ou autres n'y peuvent rien. Tirons-en une leçon. Cette espèce d'accident et d'affront qui a défiguré tout d'abord d'une manière irréparable le mot même exprimant l'art d'écrire avec rectitude, nous est un avertissement qu'en telle matière il ne faut pas ambitionner une réforme trop complète, que la perfection est interdite, qu'il faut savoir se contenter, à chaque reprise, du possible et de l'à peu près.

P.-S. J'ai le plaisir d'annoncer que les discussions de l'Académie sur les mots nouveaux ont commencé : dans la séance de jeudi dernier, le premier des mots importants qui se présentait marqué d'un astérisque, *Absolutisme*, a été débattu et ad-

mis. *Radicalisme* le sera aussi. L'Académie est dans la bonne voie (1).

SAINTE-BEUVE.

(1) Je faisais tout ce que je pouvais, on le voit, pour enhardir et pour émoustiller l'Académie ; mais je crains bien d'en avoir été pour mes frais : on m'assure que, depuis, elle est retombée à sa timidité naturelle et qu'elle concédera bien peu des réformes désirées. M. Didot n'obtiendra pas même le *minimum* de ses demandes. Oh ! le XIX^e siècle, à en juger du moins par la tête de la société et de la littérature, est bien peu le fils de son père le XVIII^e. Plus il avance en âge, plus il se *cotonise* et s'affadit. Cela se trahit dans les moindres choses comme dans les plus grandes. Il n'y a de vivace que ce qui est hors cadre. (SAINTE-BEUVE.)

Voici l'opinion émise par M. Littré, récamant nommé membre de l'Académie française, et dont les travaux lexicographiques sont si remarquables, relativement à l'orthographe, dans son *Histoire de la langue française* (1) :

« L'orthographe ancienne fournit des renseignements utiles soit sur l'étymologie, soit sur la grammaire ; elle fournira aussi, quand on le voudra, de bonnes indications pour la réformation de notre orthographe moderne, qui offre tant de surcharges, d'inconséquences et de pratiques vicieuses. Ainsi l'habitude commune dans les anciens textes de ne pas écrire les consonnes doublées qui ne se prononcent pas, et de mettre *arester, doner, apeler*, etc., mériterait d'être transportée dans notre orthographe... Ceux qui s'effrayeraient du changement d'orthographe, depuis longtemps ne doivent pas se laisser faire illusion par l'apparente fixité de celle dont ils se servent. On n'a qu'à comparer l'orthographe d'un temps bien peu éloigné, le dix-septième siècle, avec celle du nôtre, pour reconnaître combien elle a subi de modifications. Il importe donc, *ces modifications étant inévitables*, qu'elles se fassent avec système et jugement. Manifestement le jugement veut que

(1) Cinquième édition, p. 327.

l'orthographe aille en se simplifiant, et le système est de combiner ces simplifications de manière qu'elles soient graduelles et qu'elles s'accroissent le mieux possible avec la tradition et l'étymologie. »

OPINION DE DESCARTES SUR L'ORTOGRAFIE.

Je crois devoir ajouter à la liste si considérable des savants et des littérateurs dont j'ai cité les opinions en faveur de la réforme orthographique dans mon livre sur l'*Orthographe*, celle de Descartes, l'un des plus anciens et des plus illustres.

Voici ce que me comunique à ce sujet M. Thurot, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

Descartes ne s'est point occupé précisément de l'orthographe, mais il se déclare partisan de sa simplification, qu'il entendait même devoir être portée fort loin, à en juger par ce qu'il répond à l'un de ses amis qui le questionnait sur quelques points de l'orthographe française :

« S'il faut que j'en dise mon opinion, je crois que si l'on suivoit exactement la prononciation, cela apporteroit beaucoup plus de commodité aux étrangers pour apprendre notre langue que l'ambiguïté de quelques équivoques ne donneroit d'incommodité à eux et à nous. C'est, ajoute-t-il, en parlant qu'on com-
« pose les langues plutôt qu'en écrivant (1). »

Mais, tout en rapprochant l'écriture de la prononciation, l'esprit logique de Descartes veut qu'on distingue par une orthographe différenciante les mots dont le sens est différent, bien que la prononciation en soit identique.

En 1868, je témoignais, dans mes *Observations sur l'Orthographe* (p. 213), le regret de n'avoir pu découvrir dans aucune bibliothèque publique ou particulière le traité de l'*Orthographe française selon la prononciation de notre langue*, que Claude Expilly avait publié à Lyon en 1618 dans le format in-folio.

(1) Voir *Descartes*, Œuvres de Cousin, t. VII, p. 404.

Mes nouvelles recherches n'ont pas été plus heureuses, mais ma bibliothèque a pu s'enrichir d'un volume in-4° de près de 500 pages, imprimé en 1624, à Grenoble, chez Pierre Verdier, imprimeur du Roy et de la cour du Parlemant, intitulé : *Les Poemes de messire Claude Expilly, Conseiller du Roy an son Conseil d'État et Prezidant au Parlemant.*

Voici un exemple de l'ortographe adoptée par Expilly dans ce gros volume, dédié à Gabrielle d'Estrées.

SONET ADRESSÉ A MESSIRE CLAUDE EXPILLY

PAR ARNAUD.

Comme l'unique oiseau qui renaît de sa çandre,
Voyant de ses vieux ans la saison aprocher,
Dresse aux rives du Nil un superbe bûcher
De parfums odorans que la Sabée anjandre ;

Comme un cigne anvieilli sur les eaux de Méandre,
Où son âge caduc l'oblige à se cacher,
Avec les plus doux airs qu'il puisse rechercher,
Fait les derniers açans de ses plaintes antandre :

Ainsi cueillant ses vers par la France semez,
De civete et de musc doucemant parfumez,
Il en fait pour sa tombe un assamblage insigne,

Et nous ramantevant ses regrets infinis,
EXPILLY se dispoze à mourir comme un cigne,
Pour renaitre an son livre ainsi comme un phénix.

AUTRE SONET AU MÈME

PAR DU PERIER.

Tout ce qu'un bel esprit peut avoir d'agréable,
Chaque jour, EXPILLY, nous l'admirons au tien,
Et ta gloire se rand an ce point mémorable
Qu'an toutes qualitez il ne te défaut rien.

Qui n'a point remarqué cête grâce admirable
Dont tes discours polis ornent ton antretien ?
Qui ne voit qu'à çacun tu te rans adorable
Par le soin dont tu fais randre à çacun le sien ?

S'il te reste du tans après ces exercices,
Tu n'as point d'autre jeu, ni point d'autres délices,
Que de faire des vers que chacun va louant.

Et c'est où mon esprit admire tes merveilles,
Quand je vois que le tien nous donne en se jouant
Ce que les plus savans nous donnent par leurs veilles.

AUTRE SONET AU MÈME

PAR MONTFURON.

EXPILLY, c'èt en vain que ma muze j'apèle,
Quand je veux étaler aux yeux de l'univers
Les trézors que mon àme a chez toy découvers;
Plus je vây l'invoquant, plus elle m'èt rebèle (1) :

Ma fortune en ce point n'èt-elle pas cruèle ?
Quoy donc ! jusques icy tant d'ouvrages divers,
Bien qu'inégaux aux tiens, auront eu de mes vers,
Et je n'an feray point pour une œuvre aussi bèle ?

Je voudroy que ma main ce devoir me randît.
Mais l'uzage des vers samble m'ètre interdit,
Et c'èt toy seul pourtant qu'il faut que j'an accuse ;

Je me plains des douceurs dont tu m'as anchanté,
Car je croy qu'ayant veu les grâces de ta muze,
Pour être avecque toy la mienne m'a quité.

Au bas de la dernière page de ce volume on lit cette note :

« Je suis marry que l'ortographe moderne, que j'ay voulu suivre, n'ayt été exactemant observée an cette impression, mêmes aux androits où j'ay retranché les *s* qui ne se prononsent point, et an ceux où les *E* se prononsent an *a*. Notre langue ne sera jamais agréable aux étrangers que quand on écrira les mots comme on les prononce. »

(1) On voit que d'Expilly omet l's à la première personne du présent de l'indicatif; il écrit donc : *je voy, tu vois, je ran, tu rans, je voudroy, tu voudrois, je croy, tu crois, j'eu, tu eus, je poursuy, tu poursuis, je ry, tu ris*, etc.





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PC
2151
D5

Didot, Ambroise Firmin
Remarques sur la réforme
de l'ortographe française

